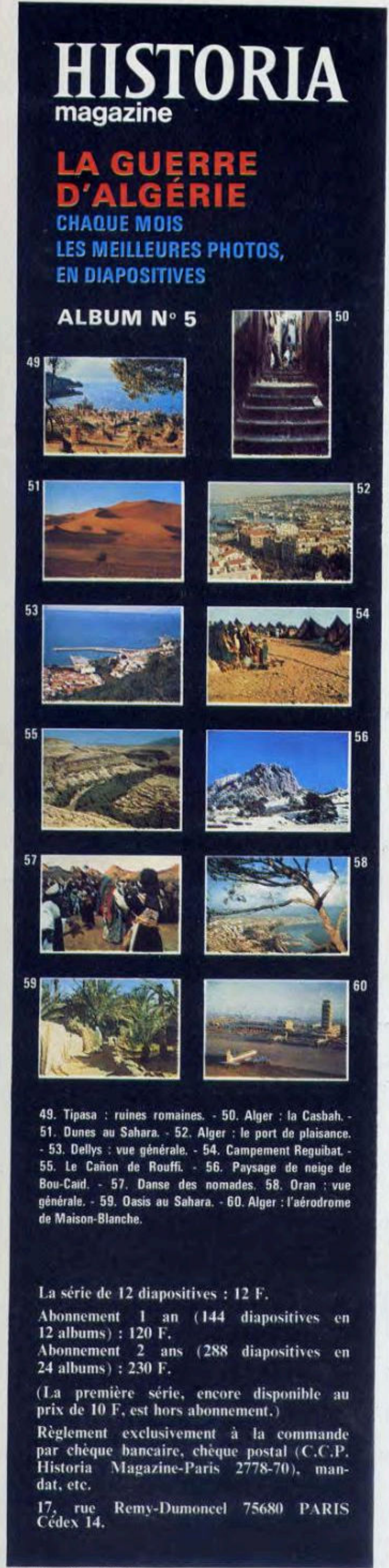


PILOTES DE CHASSE EN ALGÉRIE



Couverture : Photo Missud.



SIX MOIS D'OPÉRATIONS CHALLE

Jean FONTUGNE

C'EST avec une grande sérénité que le général de Gaulle quitte la France le 2 juillet 1959 pour effectuer un long périple qui le mènera à Djibouti, à Madagascar et dans l'océan Indien. Il terminera ce voyage en présidant à Tananarive la quatrième session du Conseil Exécutif de la Communauté.

Sans inquiétude, il a quitté la métropole pour une dizaine de jours, laissant en suspens la recherche d'une solution politique au problème algérien. Il estime en effet que les directives données au commandant en chef des forces de l'ordre donneront la possibilité de trouver prochainement une solution sur le plan militaire.

L'opération « Jumelles » (Est algérois) qui sera déclenchée le 22 juillet 1959, doit permettre, espère le général Challe, de porter un coup décisif à l'Armée de libération nationale. Son optimisme n'avait rien de déraisonnable.

La lecture du bilan des pertes infligées aux forces du F.L.N. au cours du premier semestre de 1959 était éloquente : 16 927 tués, 7 075 prisonniers, 13 071 armes individuelles. Dans le même temps les forces de l'ordre perdaient 5 647 hommes, dont 3 946 blessés ou disparus, et 1 320 armes individuelles.

Ces succès avaient été obtenus par les 400 000 hommes engagés depuis le mois de mars dans les opérations de nettoyage qui avaient été menées en Oranie, dans l'Ouest algérois et dans le Hodna.

Les unités de l'Armée de libération nationale, dont certaines avaient vu leur commandement décapité par les purges provoquées par la « bleuïte », par les complots ou par la mort ou la capture de leurs chefs, harcelées sans répit, s'étaient dispersées par petites unités dans des régions difficiles. Nombreuses étaient d'ailleurs celles qui tentaient de se réfugier dans les sanctuaires marocains et tunisiens qu'elles ne quittaient ensuite que difficilement. Enfin les contrôles incessants de la marine et des unités sahariennes avaient permis au cours de ce même premier semestre 1959 de ralentir considérablement la contrebande d'armes au bénéfice des insurgés.

De plus, les progrès de la pacification par l'augmentation du personnel militaire d'origine F.S.N.A. et le développement de l'autodéfense des villages permettaient d'augmenter les effectifs d'intervention des réserves générales. Jamais peut-être depuis son arrivée en Algérie le général Challe n'avait été plus près d'atteindre l'objectif qu'il s'était fixé : gagner la guerre pour rétablir la paix.

J.F.

Sommaire n° 69 - Historia magazine n° 285

Lebrun

Le Republic F-84-F *Thunderstreak* possède un réacteur Wright J-65 *Sapphire* de 3 275 kg de poussée lui assurant une vitesse maximum de 1 110 km/h au niveau de la mer.

Ses principales caractéristiques : poids total : 12 700 kg. Vitesse ascensionnelle : 2 500 m/mn. Envergure : 10,24 m. Long. : 13,23 m. Armement : 6 mitrailleuses de 12,7.

LES HOMMES DU CIEL VENUS DU JET

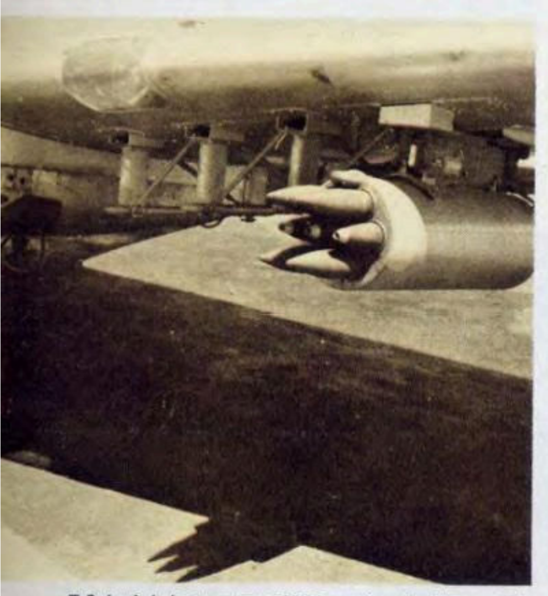
Lebrun

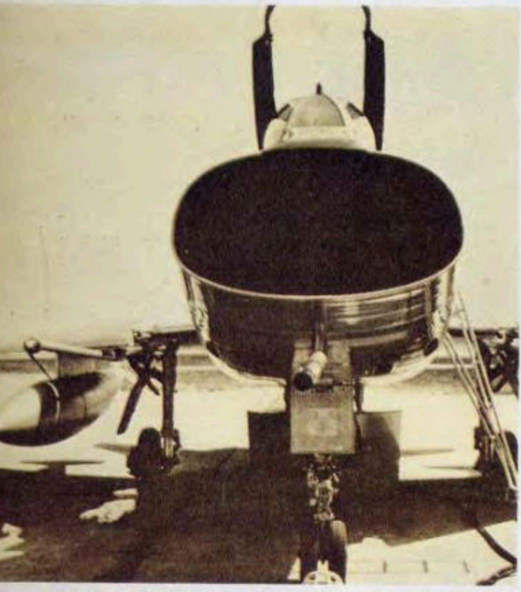


LA patrouille légère des deux *Super-Sabre* roule lentement sur le « taxi-way » (1), pour venir s'aligner sur la piste bétonnée du terrain de Reims... Deux chasseurs F-100 flambant neufs, remplaçant depuis peu les bons « vieux » F-84 F *Thunderstreak,* et qui brillent, malgré la grisaille et le plafond bas qui semble accrocher le toit des hangars, là-bas, tout au bout du terrain.

La « biroute » (2) pend lamentablement... Un signe d'amitié, au passage, pour le jeune pilote de service dans la

après le "Super Sabre" et le "Thunderstreak" les pilotes redécouvrent les joies du T-6


T-6 équipé de roquettes SNEB et de mitrailleuses 7,5.


Le North American F-100 *Super-Sabre*, vu de face.


T-6 équipé de roquettes T-10 et de mitrailleuses 7,5.

Photos Lebrun

caravane « Lustucru » (3) et qui semble frigorifié dans sa « moumoute » (4). Sacré taxi, pense le « leader » (5) en surveillant la manœuvre de son équipier, qui vient se placer tout à côté de lui, en patrouille serrée.

La tour de contrôle annonce dans les écouteurs : « Moka Rouge leader, clair pour le décollage, vent nul. » Manette des gaz en avant, « plein pot », freins bloqués, un coup d'œil rapide et circulaire pour vérifier si tout est O. K. Idem pour le n° 2, qui lève le pouce. Le « leader » balance la tête en avant et les deux monstres s'ébranlent dans un vacarme ahurissant, en balayant le béton d'une épaisse fumée noire. 200 mètres de piste avalés déjà ! Nouveau signe de la tête du « leader » qui commande l'allumage de la postcombustion (6) et tout va très vite maintenant avec une flamme de dix à vingt mètres de long qui vient lécher la piste, au moment où les deux réacteurs, cabrés, quittent le sol et rentrent leur train d'atterrissage à la même seconde.

Moka Rouge

Postcombustion coupée, 600 pieds, 350 nœuds et les paquets de nuages sombres qui enveloppent aussitôt les deux avions. Rouge 1 entame un virage vers l'est, collé par Rouge 2, qui a les yeux rivés sur l'appareil de son chef de patrouille dont il voit, par instants, disparaître le fuselage dans la crasse.

Moins de cinq minutes plus tard, les deux F-100 argentés émergent de la couche à 40.000 pieds (7), à 30 degrés de cabré et sous un soleil de plomb !... Une chaleur subite, inexplicable, envahit le cockpit de Moka Rouge « leader », qui sent brusquement sa combinaison lui coller à la peau, sous l'effet de la transpiration... Il ouvre un œil... Mais pourquoi ? Etaient-ils donc fermés ?

... Et se récupère, ô stupeur ! sur le terrain de Tiaret, écroulé dans un fauteuil « Relax », lunettes sur le bout du nez et casquette Bigeard — achetée au bazar de Saïda, lors d'une « opé » — plantée sur le crâne...

Un pilote qui dort est un pilote qui travaille ! C'est la maxime qu'on peut lire dans toutes les salles de repos pour pilotes. Il ne faut pas aller chercher plus loin la raison de ce petit somme !

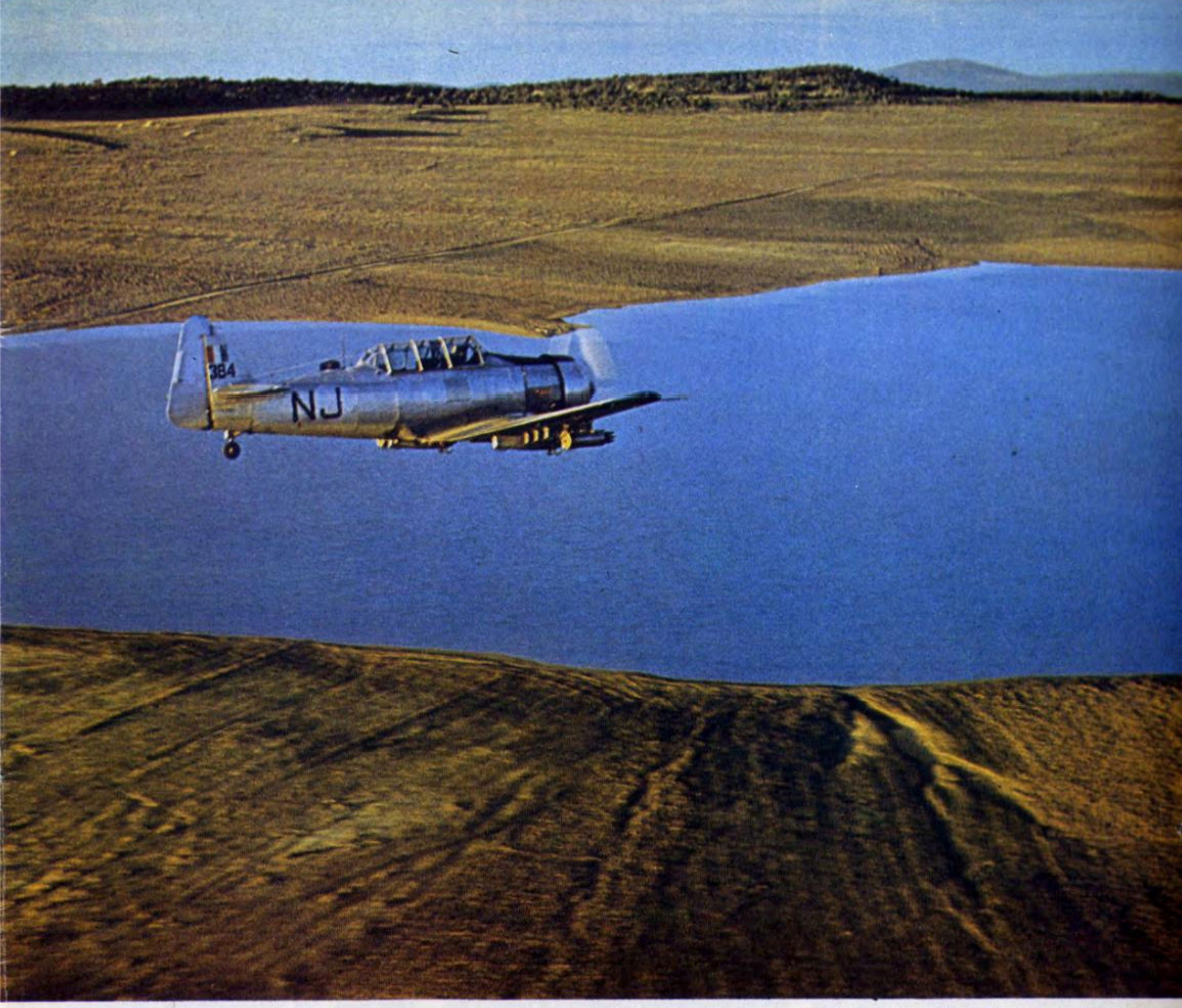
Moka Rouge n'est pas un cas exceptionnel, il s'en faut. Pilote confirmé en escadre, il vole depuis dix ans déjà, dans l'est de la France, sur réacteur. Cinq ou six ans qu'il est « supersonique ». *Mach Buster* (8), affirment les Américains, qui accrochent le petit insigne correspondant à leur boutonnière. Il y a eu, bien sûr, l'intermède indochinois, où, comme tant


Lebrun

d'autres, il a « refait de l'hélice », sur *Bearcat*. C'était du côté de Tourane, d'où d'autres pilotes après lui, sur d'autres machines, ont effectué d'autres missions, pour les mêmes raisons ! Moka Rouge, à son retour en métropole, a eu la chance de « se refaire la main » sur F-84 F, puis, quelques années plus tard, sont arrivés les F-100 *Super-Sabre*, crevant le mur du son en palier !

Oui, « Maquebussetère », comme se plaisait à dire un pilote né sans doute dans le Midi et un peu fier de l'être ; on allait enfin pouvoir se colleter sérieusement avec les petits copains — les pauvres — restés sur F-84 F et les *Super-Mystère* de la « chasse pure » (9) !...

Pas pour longtemps, car qu'ils soient pilotes de *Super-Sabre*, de *Thunderstreak* ou de *Super-Mystère*, Moka Rouge et les autres furent désignés pour assurer la relève des pilotes d'escadre détachés en Algérie dans les diverses E.A.L.A. (escadrille d'aviation légère et d'appui) mises en place dans les différents secteurs, dès le



Un T-6 survole la région de Tébessa. Mis en ligne au sein des E.A.L.A. (escadrilles aériennes légères d'appui), 294 T-6-G étaient en service en Algérie au 1er janvier 1958.

début des opérations. Adieu, machmètre (10), *Mach Buster,* combinaison anti-G (11) et masque à oxygène ! Tout ce beau petit monde se retrouve embarqué sur Nord 2500 en... « pax » (12), à destination de Maison-Blanche.

Un appareil parasite

Affecté pour quelques jours à une E.I.A.L.A.A. (escadrille d'instruction de l'aviation légère de l'armée de l'air), Moka Rouge dut rapprendre, une fois encore, à voler sur avion à hélice !... Les « rampants » ne saisissent pas toujours très bien cette manie de « recycler » un pilote lorsqu'il change de type d'appareil, alors qu'il suffit simplement de calculer le prix de revient du pilote Lambda et d'y ajouter le prix astronomique de certains avions pour être convaincu de cette nécessité. Intérêt et obligation de se refamiliariser avec le North-American T-6, avion de fabrication américaine comme son nom l'indique, connu de tous les pilotes du monde, ou presque, mais dans lequel Moka Rouge et les autres n'avaient pas remis le derrière depuis les écoles de pilotage américaines ou marocaines.

Bon avion, certes, pour la formation d'un élève pilote, mais manquant, à vrai dire, de quelques chevaux sous le capot pour en faire un *racer* et pouvoir « crapahuter » à l'aise dans les djebels ; on l'avait bricolé, ce bon vieux T-6, afin d'essayer d'en faire quand même un foudre de guerre. Quatre mitrailleuses de 7,5 en nacelles, sous les plans, des lance-roquettes, sans oublier l'indispensable collimateur et le poste S.C.R. 300 à piles, entre les genoux du pilote, juste derrière le « manche à balai », pour pouvoir obtenir la liaison radio avec les « trosols » (13). Pour la sécurité, l'armée de l'air avait fait rajouter enfin un avertisseur de « décrochage » (14), système qui « couinait » désagréablement dans les écouteurs à la vitesse limite de sustentation et rappelait ainsi au pilote, plus absorbé par ce qui se passait au sol que par la lecture de son « badin », qu'il était grand temps de « rendre la main » ! Très critiqué au début, cet appareil parasite a sauvé, il faut l'avouer, bien des pilotes de situations critiques. Sans lui, le nombre des T-6 descendus pendant les opérations d'Algérie, par ou à cause des « fells », eût été, sans nul doute, plus important...

En double — le T-6 est un appareil biplace à doubles commandes —, Moka Rouge retourna donc à l'école, sur le terrain de La Reghaïa, pour rapprendre tous les secrets du vol lent, du vol en montagne, l'utilisation des courants ascendants, les atterrissages et décollages courts sur des pistes de fortune. Des moniteurs « moustachus » (15) — il y en a toujours dans l'aviation ! — aussi à l'aise dans leur T-6 que dans





◄ T-6 en vol au-dessus d'Alger. Issu d'un prototype de 1937, le North American T-6 fut construit à plus de 10 000 exemplaires durant la seconde guerre mondiale et connu sous les surnoms de *Texan* ou *Harvard*. Ce biplace d'entraînement fut utilisé en plusieurs versions par nos forces aériennes, dont environ 700 T-6-G. Un certain nombre furent modifiés pour l'appui-feu et équipés de 4 mitrailleuses et de 6 lance-roquettes.

Lebrun

Lebrun

"fais gaffe là, annonce Carmin, c'est pourri de caches ici et les

une 2 CV, étaient là pour désintoxiquer ces garçons venus du « Jet », qui avaient une certaine « pêche » et prêts à « branler le manche » comme à 1 000 ou 1 500 à l'heure ! Les simulacres d'attaque au sol, les passes de bombardement ou de roquettes, le tir réel à la mitrailleuse sur cibles au sol, les norias, les reconnaissances d'objectifs à basse altitude sur la 1/200 000 ou la 1/50 000 n'eurent plus de secrets, au bout de quelques jours, pour ces pilotes élèves qui avaient hâte de voler en opération, « pour de vrai » et qui se voyaient déjà plongeant dans une vallée encaissée, une katiba dans le collimateur !

Moka Rouge abandonna donc les « moutachus » de La Reghaïa, les plages sympathiques et folkloriques des environs qui sentaient bon brochettes et merguez et sur lesquelles, après les vols de la journée, il faisait bon se détendre et entendre parler — avec quel accent, « mon frère » ! — d'autre chose que d'aviation. C'était en juin 1959, et il y avait encore du monde sur les plages !

" Grand-papa appelle T-6. Mes enfants sont bouclés ! "

C'est le premier message radio que perçoit, sur son poste 300, Chenil Carmin, qui a changé d'indicatif pilote dès son arrivée en escadrille, la 4/72, basée sur le terrain de Tiaret. Il est en vol depuis quinze minutes déjà, sur les lieux de première mission, codifiée W. 5228, du côté de KX. 32-22, dans l'aile du petit copain d'escadre qui l'a vu arriver quelques jours plus tôt, visiblement très heureux d'accueillir son « remplaçant ». Chenil Carmin « leader » vole pour la dernière fois sur T-6 en Algérie et est tout émoustillé de faire faire le tour du secteur à son équipier d'un jour, avant de partir en escadre « retâter » du F-100.

C'est presque une balade touristique, le temps est splendide, et les monts de Frenda paraissent bien accueillants sous le soleil qui cogne dur déjà, malgré l'heure matinale. « Fais gaffe là, annonce Carmin « leader » dans son micro-moustache (16), c'est pourri de caches, ici, et les « fellouzes » te biglent. Je me suis fait tirer il y a quelques jours, lorsque je... » Il n'a pas le temps de terminer sa délicate explication, coupé au 300 par un « grand-père » qui semble complètement affolé... « Chenil, Chenil, de Grand-papa, mes enfants sont bouclés ! » annonce la voix, hachée par la réception du poste 300, qui n'a rien à voir avec la modulation de fréquence... Message tellement baroque et inattendu dans le calme de cette mission que Carmin 2 en reste tout chose. Une bande dessinée le représenterait certainement avec trois ou quatre points d'interrogation au-dessus de son casque, angoissé et contrarié de n'y rien comprendre.

Carmin « leader », lui, a tout de suite pigé, heureusement, et il vire sec de 180 degrés, en plongeant vers les « trosols » que la patrouille vient juste de survoler. Il faut « chouffer » dur pour les localiser, pourtant, ils sont bien là ! Une jeep, une antenne radio, des tenues de para, des visages qui se lèvent et quelques mains qui s'agitent. Il ne sem-

Lebrun





◀ Un Dassault-315 et un T-6 patrouillent entre El-Oued et Touggourt. Le Dassault MD-315 est un bimoteur d'usage général. En Algérie, il équipera surtout les G.O.M.

T-6 en patrouille ▶ au-dessus de la région de Tébessa. Équipé d'un moteur Pratt et Whitney de 600 CV, sa vitesse maximum ne dépasse pas 340 km/h. Poids total : 2 500 kg. Plafond pratique : 7 200 m.

Lebrun

"fellouzes te biglent"

ble pas y avoir le feu pourtant, mais voilà que « Grand-papa » reprend de plus belle : « Chenil Carmin, ici, Autorité (17) — c'est fou ce qu'il pouvait y avoir d'autorités dès qu'il s'agissait de converser avec les T-6 ! — ici, Autorité — toujours deux ou trois fois, pour bien faire savoir à qui l'on parle —, un élément avancé de mon unité vient de se faire piéger par les « fells » et je vous demande si vous pouvez arroser en KX. 22-G. 62, où mes hommes me signalent une arme automatique rebelle. Allez-y, et ne les loupez pas ! Terminé. »

Cela commence bien ! Chenil Carmin « leader » accuse réception et la carte « peaudetesticulée » (18) sur les genoux les deux pilotes localisent rapidement les H. L. L. qui ont réussi à mettre en difficulté passagère les amis au sol. Et, c'est la noria de tir qui commence, comme à La Reghaïa. Les huit 7,5 des deux avions crachent leurs pruneaux et Carmin « leader », à la deuxième passe, croit même plus expéditif de balancer deux roquettes T. 10. Beaucoup de poussière et de fumée sur l'emplacement signalé. Le « Grand-père » exulte en suivant le manège et commente les résultats : « O.K., ça va bien comme ça, les Chenils, on se charge du reste. Merci, Carmin, et bonne continuation. » Pour la forme, les deux Carmin font un passage sur « le vieillard et ses enfants » qui paraissent plus rassurés maintenant. On bat des plans en signe d'amitié et l'on poursuit la R.A.V. (reconnaissance à vue) sur l'itinéraire fixé au départ de la mission.

◀ Un F-100 *Super-Sabre*. Ici sur l'aérodrome de Reims. Il fut le premier chasseur opérationnel au monde à pouvoir dépasser la vitesse du son en vol horizontal. Sa vitesse ascensionnelle est de 4 800 m/mn.

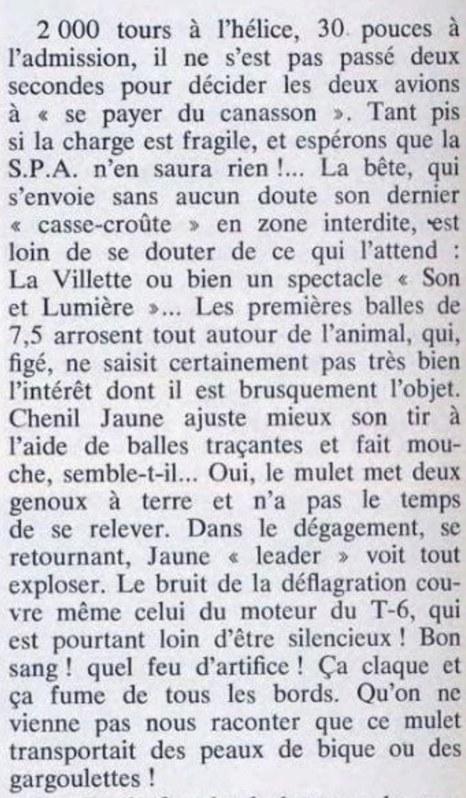
Il fait chaud ! les premiers fellaghas à la première mission... ça s'arrose, et Carmin 2, qui a été « briefé » par les anciens, s'envoie une large rasade d'antésite, à partir du thermos qu'il a pris soin, avant le décollage, de caser dans son cockpit, juste entre la carabine U.S. et le nécessaire de survie en cas de *crash*.

Une douleur fulgurante

Même situation quelque jours plus tard pour une autre patrouille de T-6 qui, dans le même coin, écarquille les yeux pour essayer de repérer un indice au sol. Des traces, il y en a, bien sûr, mais de qui sont-elles sur ces sentiers qui courent de djebel en djebel ? N'a-t-on pas entendu, la semaine dernière, un joyeux « biffin », de passage à la base, nous annoncer malicieusement : « Pas de problème pour identifier les traces de pas que vous voyez : « ils » ont des pataugas marqués F.L.N. sous la semelle ! » Chenil Jaune se marre tout seul en se remémorant cette conversation. Il plaisantait, sans doute ; les chasseurs ont beau avoir des yeux de lynx, faut pas pousser !

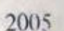
Le sourire de Chenil Jaune se fige tout à coup, alors que son altimètre n'est pas loin de zéro. C'est pas vrai !... Là, devant le nez de l'avion, alors que la nature semble figée, un « truc » a bougé ! Cela ne trompe pas son œil qui, depuis bientôt une heure et demie, s'est accoutumé à l'immobilité de tout ce qu'il observe. Aucun doute, c'en est bien un ! C'est difficile à camoufler, un mulet bâté et... récalcitrant !

2 000 tours à l'hélice, 30 pouces à l'admission, il ne s'est pas passé deux secondes pour décider les deux avions à « se payer du canasson ». Tant pis si la charge est fragile, et espérons que la S.P.A. n'en saura rien !... La bête, qui s'envoie sans aucun doute son dernier « casse-croûte » en zone interdite, est loin de se douter de ce qui l'attend : La Villette ou bien un spectacle « Son et Lumière »... Les premières balles de 7,5 arrosent tout autour de l'animal, qui, figé, ne saisit certainement pas très bien l'intérêt dont il est brusquement l'objet. Chenil Jaune ajuste mieux son tir à l'aide de balles traçantes et fait mouche, semble-t-il... Oui, le mulet met deux genoux à terre et n'a pas le temps de se relever. Dans le dégagement, se retournant, Jaune « leader » voit tout exploser. Le bruit de la déflagration couvre même celui du moteur du T-6, qui est pourtant loin d'être silencieux ! Bon sang ! quel feu d'artifice ! Ça claque et ça fume de tous les bords. Qu'on ne vienne pas nous raconter que ce mulet transportait des peaux de bique ou des gargoulettes !



Inutile de fignoler la besogne, le coup de grâce n'est vraiment pas nécessaire. Pauvre bête quand même ! Elle n'était pas du bon côté. Jaune « leader » note soigneusement les coordonnées : KX. 25-B. 01, pour les transmettre à Proconsul Gris, qui ira au résultat. C'est l'indicatif de l'unité terrestre qui doit se trouver dans le secteur.

Ce n'est pourtant pas cet indicatif qui résonne dans les écouteurs de Jaune « leader » — le 300 fonctionne 5/5 pour une fois — : « Ici, Proxénète Indigo... qui appelle T-6... Allô ! T-6, comment me recevez-vous ? Répondez. »



jaune "leader" est touché et va "crasher" cent mètres plus bas

Jaune, qui connaît déjà cet indicatif radio pour l'avoir entendu sur les ondes au cours d'une opération récente, enchaîne tout de go : « Proxénète Indigo, de Chenil Jaune « leader », affirmat. (19). Je vous reçois clair 5, fort 5. Votre position exacte, S.V.P.? » Hésitation... Chenil Jaune sent l'interlocuteur un tantinet gêné, appuyant et relâchant la pédale de son micro. Encore un qui doit être paumé dans ses coordonnées !

« Attendez, Chenil, je vous vois et je vais vous guider. Suivez mes instructions. » La voix continue avec un accent indéfinissable : « Beau travail, les T-6, nous avons tout observé... Tournez un peu à gauche... encore un peu... à droite maintenant... voilà, vous y êtes ! Continuez tout droit, en descendant. » Chenil Jaune s'imagine en finale d'atterrissage mauvaise visibilité, guidé par un contrôleur radariste qui ne ménage pas ses indications. « Toujours tout droit, c'est bon comme ça... dans 30 secondes, vous allez passer à ma verticale... Un peu à gauche, appuyez encore... bien ! Attention, attention !... Top ! verticale ! »

Une douleur fulgurante traverse le bras gauche de Jaune « leader », qui réalise la situation aussi sec. Le sang gicle à travers la manche de sa combinaison de vol, ses yeux se brouillent et, redressant son avion inconsciemment, il n'a que le temps d'annoncer à son équipier qui le suit : « Attention Jaune 2 ! je viens d'être touché ! Ce sont des « fells »... les salauds ! Dégage, il y a un F. M. ! » Jaune 2 a entendu mais, rageur, tire au hasard, droit devant... Une grotte... des grottes... c'est farci de grottes, et rien ne permet de répérer celle d'où est partie la rafale de fusil mitrailleur... Trop tard de toute façon, il y a plus urgent à faire.

« les salopards nous ont bien possédés !... »

Jaune « leader » appelle son équipier, qui a manœuvré pour le rejoindre : « Monte, Jaune 2, monte vite et appelle Proconsul si tu peux. Ils doivent être dans le coin. J'ai le bras gauche en compote et j'ai bien peur de me répandre... Ouai..., droit devant, ça devrait être bon ! » De longues secondes s'écoulent, interminables, et Jaune 2, qui monte pour permettre à son message radio de mieux passer, suit avec anxiété son « leader » qui commente sans s'en rendre compte ses dernières évolutions : « O. K., je me crashe dans le carré plus clair, là devant... Je ne tiens plus ! Préviens Proconsul, j'ai le bras esquinté vachement. » Un nuage de poussière


De Geyer d'Orth.

entoure l'avion, que son pilote contrôle toujours. Un *crash* fantastique ! Un premier rebond, puis un second, suivi d'une glissade qui arrache des bouts de tôle... 90 degrés à gauche, tout s'arrête... sauf le cœur de Jaune 2, qui bat à 150 coups minute. « Quel cirque ! Ils nous ont bien possédés, les salopards, et sur notre fréquence, en plus ! »...

Cela bouge dans le cockpit, observe Jaune 2, qui monte toujours... O. K. c'est gagné ! Il voit son « leader » gicler sur l'aile, tant bien que mal, et aller se planquer, vacillant, dans les taillis tout proches.

Proconsul Gris Autorité se grattait la casquette en observant depuis quelques instants, les évolutions des deux T-6. A l'affût, silencieux depuis la veille, il guettait, avec son commando, une bande rebelle *alias* Proxénète sans doute ! que l'on soupçonnait être dans le coin. Les deux adversaires étaient séparés par une petite crête sans le savoir. Le crépitement d'un F.M., le *crash* d'un des appareils quelque cent mètres plus bas dans la vallée, les firent tous bondir comme un seul homme... Il fallait, coûte que coûte, sauver le pilote qui venait de se vomir !

Opération réussie en moins de temps qu'il ne faut pour dire : « Merci mon lieutenant Proconsul ! » Mais Chenil Jaune a quand même laissé son bras gauche du côté de KX. 25-B. 01..., ce qui ne l'empêche pas, soyez-en sûrs, d'être « plein de bouillon » !

Le pilote « biffin » de l'A.L.A.T. (aviation légère de l'armée de terre) tourne depuis l'aube déjà en TX. 13-F. 33, aux commandes de son L-19 d'observation. TX. 13, oui, c'est du côté de Tébessa, où l'escadrille de Chenil Carmin a fait mouvement depuis peu, abandonnant la région de Tiaret au-dessus de laquelle les pilotes commençaient à naviguer et à se repérer sans avoir besoin de sortir les cartes.

Comme dans un film de Chaplin

Ici, ce n'est plus « kif-kif » : la frontière n'est pas loin et il faut « les allumer » pour ne pas se faire taxer par les Tunisiens de vouloir rééditer Sakiet... Pour faciliter le travail, il y a, bien sûr, le barrage électrifié qui serpente et qui nous sépare de « nos amis »... La loi du moindre effort : il n'y a qu'à suivre ! Les anciens postes-frontière sont occupés par l'armée tunisienne qui gratifie les T-6 d'un signe évasif à chaque passage. L'observateur qui vole en place arrière de Chenil Carmin accuse chaque fois réception par un « bras d'honneur » qui ne doit pas passer inaperçu des « gabelous ». En qualité d'observateur breveté, il prétend avoir bonne vue et ne



fait que rendre, dit-il, la politesse...

Le *Piper* de l'A.L.A.T., tel le chien de chasse à l'arrêt, a senti le « fell », mais le « fell » fait tout ce qu'il peut pour ne pas se faire sentir. « Allumer » le L-19 et son pilote, proies faciles qui tournent sans cesse au-dessus de la planque, ce serait un suicide. Le groupe important qui a franchi le barrage cette nuit se terre et... prie Allah pour que le pilote soit « bigleux »...

Chenil Carmin, quant à lui, achève de se raser dans la baraque Fillod, à deux pas des T-6 d'alerte que les mécanos font tourner à intervalles réguliers, pour « faire péter la calamine », comme ils disent dans leur jargon. Le *Piper* de l'A.L.A.T., ils le distinguent nettement, les mécanos : TX. 13, c'est juste la porte à côté et, entre deux points fixes, ils observent avec intérêt et force commentaires l' « opé » qui est en train de se préparer. Avec un peu de pot, ils vont être aux premières loges. Pourvu que cette grande baderne de lieutenant qui a décollé ce matin sur sa « trapanelle » (20) ouvre l'œil... et le bon !

La grande asperge en question — qu'il ne s'en fâche pas, s'il se reconnaît ! — est sur orbite, et c'est la bonne... Plus habitué qu'un aviateur — un vrai — aux astuces des rebelles (il a crapahuté, lui), il va faire juste le petit geste qu'il faut pour mettre en scène la mission E. 5220... « Ils sont là, c'est presque

◄ **Liaison radio avec des « trosols ». Au cours de l'année 1959, les opérations sont nombreuses. L'armée « met le paquet ». Les katibas, terrées dans les caches, traquées en tout lieu par les troupes au sol comme par l'aviation, seront soumises à un véritable processus d'asphyxie.**

sûr ! la forêt est touffue, tout est sec ; d'un côté, le barrage, de l'autre, une large clairière. Qu'est-ce qu'il risque en balançant par-dessus bord une grenade incendiaire ? Le geste est rapide, précis, et, tout de suite, la végétation se met à cramer.

La patience a du bon parfois, le « pifomètre » aussi. Des « fellouzes » — car ils étaient bien là —, on en voit sortir de partout, comme des poux paniqués par du D.D.T. Le barrage, pas question d'y retourner, ils en viennent, et pas certain qu'ils le repasseraient aussi facilement que cette nuit !... La clairière, d'accord, mais le plus tard possible et à condition qu'il n'y ait pas moyen de faire autrement. « Si le zef y torne, no z'autres y sont tranquilles », doit penser le chef de la katiba. « Manque de chance mon pote, du zef il n'y en a pas bezef... Tu es fait comme un rat ! », dialogue intérieurement le pilote trouble-fête.

Carmin « leader », accompagné d'un jeune P.E.R. (pilote élémentaire de réserve) comme équipier, a déjà été informé de la situation toute proche. Il enfilait, frais rasé, sa combinaison et son gilet pare-balles lorsque le klaxon d'alerte a beuglé dans le couloir de la Fillod. C'est une course effrénée, les mécanos sont déjà dans les « taxis », en train de faire chauffer : ils ont entendu, eux aussi, et tout se passe au sprint, comme dans un film de Chaplin... Ce n'est pourtant pas le même cinéma qui



M. Dupont

Au début du conflit algérien, quelques chasseurs bombardiers Republic P-47-D sont encore en service.



Jactel

Ce T-6, prêt à être remorqué, a atterri « en catastrophe ». C'est une proie facile pour un bon tireur.

J.-P. Lavalette



Sur l'aérodrome de Tiaret, des T-6. Pour les pilotes venus du « Jet », le North American T-6 fait figure de 2 CV.

Chenil Carmin appelle les renforts car l'objectif découvert en vaut la peine



Lebrun

Décollage d'un birotor H-21-C, appelé *Banane volante*.



Laporte

L'homme de piste – le *batman* des gars de l'Aéronavale.



Lahalle

Équipage d'un B-26, souriant, au retour d'une mission.

se prépare ! Tout en attachant les bretelles, sortie de « parking » sur les chapeaux de roues. La tour de contrôle annonce les coordonnées. Pas la peine, on voit la fumée d'ici ! Roulage presque queue haute sur le « taxiway » et le décollage *rolling take off* (21)... Ça, c'est la chasse !... Plein pot jusqu'à l'objectif. Il ne s'est pas écoulé deux ou trois minutes depuis le décollage !

Un coup à ramasser des pruneaux

Le L-19 est vite repéré. Chenil Carmin « leader » passe à côté de lui en battant des plans. Dieu que ça se traîne, cet « aéronef » ! Et pourtant, le voilà qui plonge vers les arbres, très bas, et balise sa « trouvaille » d'une fusée rouge ! Il est gonflé, le « mec » de faire ça ; c'est un coup à ramasser une bonne giclée de pruneaux ! Ce sont les consignes pourtant, et « la discipline faisant la force principale des armées »... Au sol, c'est la débandade, l'affolement. Combien sont-ils ? Cela grouille de partout et cela s'agite dans tous les sens... La souricière, quoi ! Il est dit que Chenil Carmin ne rentrera pas en escadre sans avoir « traité » sa katiba. Il commençait à désespérer de n'avoir comme adversaires que des groupes de trois ou quatre types flanqués parfois, il est vrai, d'ânes ou de mulets « explosifs » ! Par mesure de sécurité, et avant d'entrer dans la danse, il appelle les renforts, l'objectif découvert en vaut la peine ! Demande enregistrée par le *Piper,* qui se charge

Lebrun

immédiatement de retransmettre le message avant d'observer le *chease* (22) qui commence et compter les points...

A la roquette, d'abord, ça allégera les avions, et il n'y a qu'à tirer dans le tas. Carmin « leader » largue ses T-10 par paires, au plus sombre de la forêt où l'ennemi a reflué dès l'arrivée des T-6. Son n° 2, dont l'avion est équipé de

Petit lexique des termes employés dans le texte

(1) **Taxiway :** bande bétonnée qui permet aux avions de rejoindre la piste de décollage.

(2) **Biroute :** désigne la manche à air située sur chaque aérodrome et qui indique la direction du vent au sol.

(3) **Caravane « Lustucru » :** caravane généralement située en bout de piste sur un terrain d'atterrissage et peinte en damier noir et blanc.

(4) **Moumoute :** blouson à col de fourrure porté par les pilotes.

(5) **Leader :** chef d'une patrouille de deux ou plusieurs avions.

(6) **Postcombustion :** dispositif permettant un apport supplémentaire de kérosène dans le réacteur, pour augmenter considérablement la puissance de ce dernier ; s'emploie aussi bien au décollage qu'en vol.

(7) **40 000 pieds :** unité de mesure anglo-saxonne (1 mètre = 3,2808 pieds).

(8) **Mach Buster :** « fracasseur » du mur du son.

(9) **Chasse pure :** appellation ironique réservée aux avions d'interception de la Défense aérienne du territoire ayant une vitesse ascensionnelle importante, par opposition à la « chasse lourde » ou d'assaut, possédant un plus long rayon d'action.

(10) **Machmètre :** instrument permettant au pilote de lire sa vitesse, ou son nombre de Mach en vol supersonique (Mach 1 = vitesse du son) ou de contrôler qu'il est en vitesse subsonique.

(11) **Combinaison anti-G :** combinaison de vol spéciale dont sont équipés les pilotes de réacteur et qui se gonfle automatiquement dans les accélérations, comprimant mollets, cuisses et abdomen et empêchant le sang de se diriger, par la force centrifuge, dans les parties basses du corps, ce qui occasionnerait le fameux « voile noir ».

(12) **Pax :** abréviation communément employée dans l'aviation de transport pour désigner un passager.

(13) **Trosols :** contraction de : troupes au sol.

(14) **Décrochage :** désigne plus concrètement ce que l'on appelle vulgairement « perte de vitesse ».

(15) **Moustachu :** se dit généralement d'un pilote chevronné.

(16) **Micro-Moustache :** micro adapté sur un support métallique lui-même fixé sur le côté du casque et qui effleure les lèvres du pilote.

(17) **Autorité :** le planton qui assurait la veille radio appelait, dès contact avec les T-6, le gradé le plus proche. Il pouvait donc s'agir aussi bien du brigadier que du... colonel.

(18) **Peaudetesticulée :** le terme exact, qui fait partie du langage familier et... imagé des pilotes, est plus cru et désigne la fine pellicule transparente auto-adhésive dont on recouvre les cartes de navigation pour éviter leur détérioration.

(19) **Affirmat :** contraction de « affirmatif », qui veut dire « bien compris ». Il était même plus courant d'employer « aff » tout court.

(20) **Trapanelle :** avion léger.

(21) **Rolling take off :** l'avion passe rapidement, sans faire de point fixe, du « taxiway » à la piste proprement dite, sans s'arrêter, et décolle dans le moindre délai. Réservé aux décollages sur alerte.

(22) **Chease :** exercice aéronautique fictif ou réel qui met en œuvre un certain nombre d'avions et provoque une activité intense.



◄ **Un bonhomme de neige... et un bon vieux T-6. Malgré son âge, il rend encore de très grands services. Pour lui succéder, l'armée de l'air choisit chez North American le modèle suivant d'avion d'entraînement : le T-28-A.**

roquettes SNEB, plus courtes mais tout aussi efficaces, le suit et l'imite comme son ombre. Il se défend comme un lion, ce petit-là, malgré ses 250 ou 300 heures de vol maxi. Les « fells », qui ne s'attendaient pas à un tel carnaval, doivent regretter la terre hospitalière qu'ils ont quittée cette nuit. C'est pas la « fechta » pour l'instant !...

Carmin entame sa troisième ou quatrième passe de tir ; le L-19, qui décidément a ses 10/10ᵉ bien tassés, signale en hurlant des « gusses » qui tentent de passer la clairière et regrette de n'avoir à bord qu'un pistolet lance-fusées pour tout armement. Au même instant, au plus fort de l'action, dans ce vacarme, au milieu de tous ces ordres radio, le b r u i t caractéristique de « pélos » qui traversent la tôle fait sursauter Carmin « leader » : tac-a-tac-tac-tac ! Aucun doute, ils ont fait des progrès, les « frères », et ce n'est pas du 6,35 !... Il y a déjà quatre ou cinq impacts en chou-fleur qui « fleurissent » sur son aile droite... Carmin 2 vient de prendre aussi sa ration et l'annonce à la radio, presque tout fier de s'être fait moucher pour la première fois !

Carmin « leader » cogite rapidement. Il y a peut-être des réservoirs ou des commandes touchés. Il n'y a pas intérêt à moisir dans ce coin plutôt malsain ; le terrain n'est pas loin et les renforts demandés arrivent d'ailleurs. On entend, sur la V.H.F. (*very high frequency,* ou, en français, très haute fréquence), le dialogue du pilote du L-19 qui « briefe » les *Mistral* décollés sur alerte du terrain de Télergma. Il y a même des *Corsair* de l'Aéronavale qui offrent leurs services ! Naviguant dans la région, un peu plus au nord, et ayant tout entendu, ils ont « souqué » ferme pour rallier. Carmin « leader » sourit en entendant le Marin « leader » demander à son « sectionnaire » de passer de « tribord à bâbord ». Les *Mistral* et... la « chasse d'eau » — que ces derniers me pardonnent ce jeu de mots bien connu —, armés de canons de gros calibre, de roquettes plus sérieuses, arrivent à pic pour relayer les T-6 et cueillir les « fells » qui, profitant de l'accalmie passagère, attaquent, pour de bon cette fois, la traversée de la clairière...

L' « aviation légère de l'armée de l'air » abandonne à regret le secteur, pour laisser manœuvrer les réacteurs et les appareils de l'Aéronavale, qui, comme larrons en foire, se sont entendus pour plonger à tour de rôle, en cisaille. Le L-19 dirige toujours les bolides avec autant de maestria, et ne regrette plus de s'être levé si tôt ce matin !...

Chenil Carmin, lui, en courte finale avant l'atterrissage, a le temps de constater l'agitation qui règne en bout de piste : les *Banane*, rotors en moulinet, dans lesquelles s'engouffrent les commandos... Une *Alouette* met déjà le cap vers TX. 13-F. 33 ! C'est la curée. Ce soir, au Bar de l'Escadrille, il y aura du monde et de la « tchatche »... C'est bien sûr qu'il n'y aura pas, pour arroser ça, que de... l'antésite à boire !... **H**

P. LEBRUN

Marchadier



Cimetière d'avions : des tas de ferrailles enchevêtrées, des carcasses tordues, éventrées. C'est là que finissent les appareils accidentés mais aussi, un jour ou l'autre, tous ceux pour qui l'âge de la retraite a sonné. ►

. الجمهورية . الجزائرية .

RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE

Front & Armée de
Libération Nationale
Etat-Major de Guerre
Willaya N° III
Zone N° 1—Région N°



جبهة وجيش التحرير الوطني
القيادة العليا الحرب
الولاية: ٣ - المنطقة: ١ - الناحية:

Aux Armées, le

في الجيش في

DERNIER JOUR D'AMIROUCHE


Coll. particulière

« AMIROUCHE sera pleuré, mais on respirera », tel est l'éloge funèbre d'un jeune officier de l'A.L.N. après la mort du chef de la wilaya 3, le 28 mars 1959. Noureddine Belkhodja se contente de dire : « Le géant est abattu ! »

Est-il besoin d'insister sur la forte personnalité d'Amirouche, ses méthodes de guerre, ses fameuses « purges » ? Ceux qui le connaissaient bien ne pouvaient parler de lui sans passion. Cet ancien artisan bijoutier des Beni-Yenni avait découvert la politique aux usines Renault de Billancourt. Engagé de tout son être dans la rébellion, il avait succédé, à la tête de la wilaya 3 de Kabylie, à Krim Belkacem et à Mohammedi Saïd. Ce qu'on ne pouvait oublier chez lui, c'était son intransigeance, son étrange désir de pureté, qui l'amenait à priver ses hommes d'alcool, de tabac et de femmes sous peine de mort, et surtout son effarante cruauté, qui s'était révélée lors de l'épidémie de « bleuite » de 1958. La diabolique habileté du colonel Godard avait réussi à faire perdre la tête au chef kabyle, outré des « procédés déloyaux » des Français et qui en arrivait à voir des *mouchaouichin* (traîtres) jusque dans son plus proche entourage

Dans son journal de marche, Noureddine Belkhodja devait ajouter : « J'ai toujours désavoué les tortures. Mais j'ai une drôle d'impression. Le souvenir d'Amirouche restera toujours en moi car il incarne le chef malgré sa cruauté. On a l'impression de se trouver au lendemain de la mort d'un petit Staline. »

Mais il n'y avait pas que cela chez Amirouche. Depuis la fin de 1958, il caressait le rêve de procéder à une refonte complète de l'organisation du Front de libération nationale. Au cours d'une réunion dont il avait pris l'initiative, il avait tenté d'entraîner les autres chefs de wilaya dans cette entreprise. Son objectif était double. D'abord, rétablir la primauté de l'intérieur sur l'extérieur, faire comprendre à tous les vieux « politicailleurs » de l'U.D.M.A., Abbas, Francis et même Mahmoud Chérif, que les « strapontins » offerts par le F.L.N. ne devaient pas leur donner envie d'occuper des sièges plus importants et plus confortables. Il envisageait même de laisser planer la menace de la formation d'un gouvernement de l'intérieur.

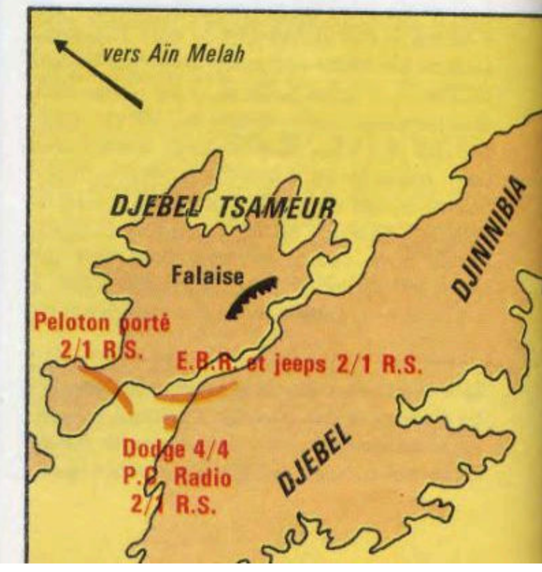
A dos d'âne

Il voulait encore amener le G.P.R.A. à reprendre les assauts contre les barrages électrifiés et les passages d'armes et de ravitaillement. Cette nouvelle bataille des frontières aurait, tout au moins, l'avantage de fixer, face au Maroc et à la Tunisie, des effectifs importants de l'armée française. « Ce sera autant que nous aurons de moins devant nous dans les maquis ! »

C'est pour cela qu'il décide, le 6 mars 1959, de se mettre en route personnellement pour Tunis. Il entend aussi profiter de son voyage pour justifier ses fameuses « purges ». Il affirme, en effet, avoir découvert la preuve d'un vaste complot, dirigé par les services secrets français, contre la révolution algérienne et qui concerne toutes les wilayas. Il réussit, non sans mal, à entraîner dans son équipée Si Haouès, le chef de la wilaya 6.

Leurs cantines bourrées de documents et transportées à dos d'ânes et de mulets, Amirouche et Si Haouès prennent donc le long chemin de Tunis. Au sortir de la Kabylie, ils redoublent de prudence. Ils ne marchent qu'une heure et se dissimulent jusqu'à ce que les guetteurs leur signalent que la route est libre. Ils utilisent aussi des messages radio... Précautions vaines. L'heure du destin va sonner.

Entre Djelfa et Bou-Saada, le colonel Ducasse apprend que le groupe a été repéré. Loin d'imaginer sa composition, il n'en organise pas moins un bou-



Sur cette photo, ▶ le Kabyle Amirouche *(à genoux à droite)*, aux côtés de Krim Belkacem, qui fut le premier chef de la wilaya 3. De taille élevée, le regard froid, portant une fine moustache, Amirouche était un ancien bijoutier qui avait fait ses classes de militant au M.T.L.D. à Paris.

◀ Amirouche *(à droite)* était devenu le chef le plus célèbre et le plus redouté de toute l'A.L.N. En proie à l'obsession de la trahison, il instaura le règne de la suspicion, de la délation et de la terreur. Les purges qu'il préconisa étaient dignes de la terreur stalinienne. Mais, malgré sa cruauté, il fut, pour la plupart des *djounoud*, le chef par excellence.



Coll. particulière

clage. Mais, soudain, un sous-officier lui apporte l'information qu'il attend depuis des mois : « Un prisonnier déclare qu'Amirouche est là. » Malheureusement, la nuit tombe et ne peut qu'accroître les chances de fuite d'Amirouche et de Si Haouès. De fait, un ratissage minutieux ne donne rien. C'est alors qu'au crépuscule des soldats découvrent un lieutenant de l'A.L.N. blessé, qui déclare : « Oui, Amirouche est là. Il porte une tenue camouflée. » Aussitôt, le colonel Ducasse et ses hommes déploient une activité fébrile. Mais le blessé ajoute : « Vous avez le temps ! Il est mort... »

Après un combat bref, violent et inégal — 40 *djounoud* contre 2 500 soldats français —, on dénombre cinq prisonniers et trente-cinq tués algériens. Parmi les cadavres, Amirouche et Si Haouès. L'adjoint de Si Haouès, Amar Driss, bien que très grièvement blessé, déclare au colonel Ducasse : « Vous pouvez être fier de vous. Vous avez réussi un sacré beau coup... Mais ça ne changera rien à notre combat. D'autres prendront la place. »

Un harki tend une tasse de café au chef rebelle : « Pourquoi tu luttes contre la France ? » Amar Driss rejette la tasse : « Fous le camp, chien ! » Il n'acceptera le café que des mains du capitaine Gallot-Lavallée. Bien que mourant, il sera interrogé par des officiers de renseignements mais ne desserrera plus les dents.

L'armée fera embaumer les corps d'Amirouche et de Si Haouès. De nombreux officiers et soldats se feront photographier devant les deux cadavres par les journalistes accourus. En hâte, l'armée fera imprimer des milliers de tracts que des avions répandront sur les djebels : « Le chef de la wilaya 3, Amirouche, le chef de la wilaya 6, Haouès, sont morts. Quittez ceux qui vous conduisent à une mort inutile et absurde. Ralliez-vous ! Vous retrouverez la paix ! »

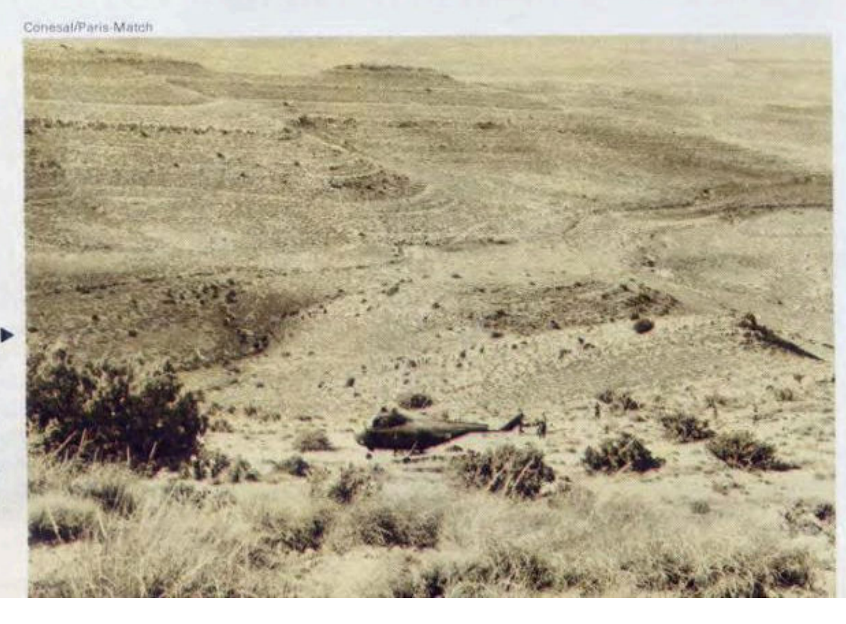
A Tunis, le G.P.R.A. déclarera : « La révolution compte deux morts glorieux de plus, mais rien n'entamera la résolution de nos combattants. » H

François MILLES

◀ Carte de l'opération dans le djebel Tsameur, à 75 km de Bou-Saada. Le colonel Amirouche y trouva la mort.

Dans le djebel ▶ Tsameur, près de Bou-Saada, un hélicoptère vient de se poser. Les hommes vont attaquer le piton.

Conesal/Paris-Match



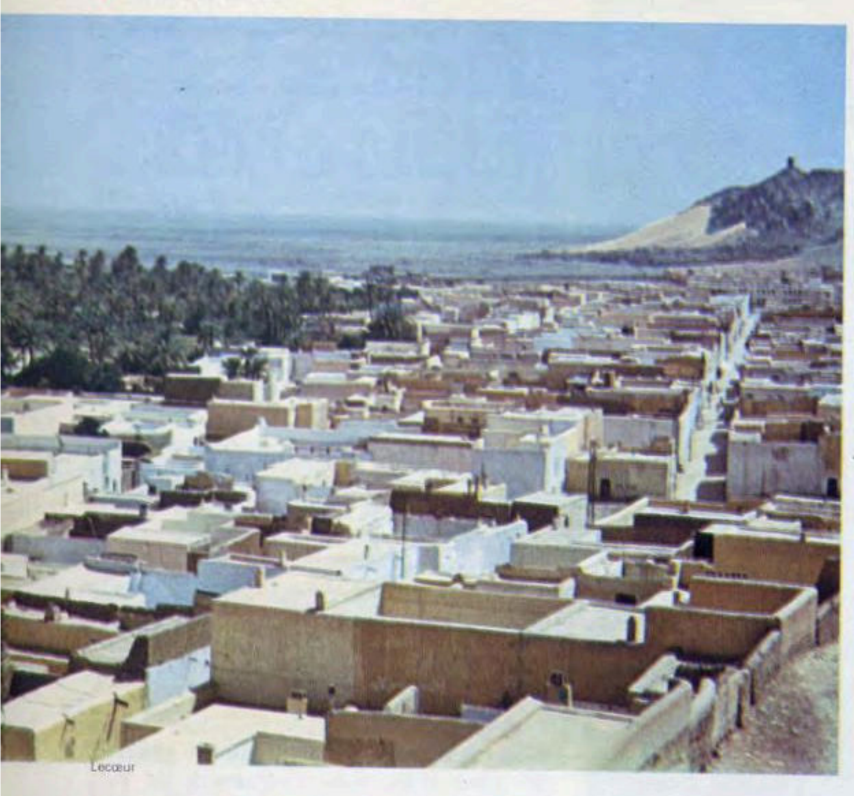
UN APPELÉ TÉMOIGNE

Vue sur le terrain, heure par heure, avec ses apparentes contradictions et toutes ses péripéties, l'opération du Tsameur, qui devait aboutir à la mort du colonel Amirouche, nous est racontée par un des soldats du contingent qui y participèrent.

APPELÉ du contingent 1958 2/A en Algérie, j'ai effectué tout mon temps de service entre septembre 1958 et décembre 1960, les classes au camp du « Lido » durant six mois et tout le reste au 2e escadron du 1er régiment de spahis algériens en tant qu'opérateur radio, et j'ai ainsi participé à l'opération du Tsameur (Pâques 1959) où périt le célèbre Amirouche.

Pour nous, simples exécutants, quelques faits furent bizarres : la préparation insolite de l'opération et la réaction des rebelles, entre autres. Mais pour situer cela, le mieux est, je crois, d'essayer de vous décrire, douze ans après et sur des souvenirs qui, sur des points de détail et des dates, sont un peu flous, la genèse et le déroulement de l'opération.

Le 17 mars 1959, le 2/1er R.S. quitte sa base de Paul-Cazelles, au milieu des hauts plateaux, et file au grand complet sur Djelfa pour, disent les uns, remplacer le 3e escadron, basé, lui, à Djelfa et qui se trouve en opération, participer ▶



Lecœur

◀ Djelfa, chef-lieu de cercle d'une commune mixte de 113 500 habitants dispersés sur plus de 2 750 000 hectares. Ce centre a pour origine un poste militaire construit en 1852 au nœud des routes de Laghouat, d'Aflou et de Bou-Saada.



Coll. particulière

Amirouche, *sagh et-tani* de la wilaya 3, photographié ici avec des camarades dans un village de Kabylie. Après sa mort, le sort de la wilaya 3 sera confié à deux hommes : Mohand Ou el-Hadj, commandant politique, et Mira, chef militaire, R.L et logistique. ▶

les E.B.R. de tête cherchent le passage

nous-mêmes à une très importante « opé », disent les autres.

Du 17 au 25 mars, l'escadron campe à Djelfa, devant le cantonnement du 3e escadron, effectuant des missions d'escorte et de fermeture ou d'ouverture de routes. Mais divers indices (perception de rations d'essence plus importantes qu'à l'ordinaire) nous laissent penser que nous n'allons pas nous éterniser là et, en effet, le 25, nous filons en direction de Bou-Saada sur la piste.

Douze fells, un chameau, un F.M.

Le 26 ou le 27, départ plein nord pour l'opération du djebel Zemna (30 km à l'ouest de Bou-Saada), où les forces engagées « accrochent » sévèrement et où les fells ont plus de 150 tués ou prisonniers.

Démontage de l'opération dans la soirée et retour à Aïn-Mellah. Des bribes de conversation d'officiers ou des liaisons radio entendues nous donnent à penser qu'un important renseignement a été fourni par un des chefs faits prisonniers au Zemna et que nous n'allons pas moisir à Aïn-Mellah. Un des commandos du train me confie que l'officier de renseignements a dit au chef de la bande accrochée (qui serait M.N.A.) : « Tu as été vendu par le F.L.N. », et que celui-ci, pour se venger, lui aurait signalé qu'à une cinquantaine de kilomètres au sud de Bou-Saada se trouvait en ce moment une bande avec un « très gros poisson ».



Lamanda

Réalité, mystification, interprétation erronée de conversations entendues, je ne sais.

Toujours est-il que, le 28, au milieu de la nuit, nous recevons l'ordre de filer vers l'ouest avec interdiction radio jusqu'au lever du jour et obligation de n'employer que les feux de « black-out » arrière, façon tout à fait inhabituelle de circuler pour un escadron d'E.B.R. (17 E.B.R. plus jeeps et half-tracks) qui rien que par le bruit est repérable à 10 km et plus. C'est un tour de force que de rouler sur une piste inconnue, par une nuit d'encre, avec pour tout repère la faible lueur rougeoyante émise par le « black-out » du véhicule qui précède.

Au lever du jour, les E.B.R. de tête, ceux du 3e peloton, commandés par le chef Iniesta et le maréchal des logis Floutard, en cherchant un passage dans le val qui sépare le djebel Tsameur du djebel Djiminiya pour gagner les positions de bouclage prévues pour l' « opé » (il est environ 7 heures à ce moment-là), tombent nez à nez avec une douzaine de fells entourant un chameau porteur d'un F.M. qui circulent au fond d'un petit thalweg (là, première interrogation : comment se fait-il que les fells n'aient



◀ En longue colonne, un peloton de spahis part effectuer un bouclage du djebel. Les charges de cavalerie, sabre au clair, ont vécu. Mais dans le cadre d'une guerre moderne, ils participent à de nombreuses missions qui ajoutent encore à l'histoire héroïque de ce corps d'élite.

pas entendu la progression des E.B.R. dans ce val qui est une véritable caisse de résonance, et Dieu sait si l'E.B.R. est un engin bruyant surtout en tout terrain, comme c'est le cas quand il faut emballer le moteur pour franchir des fonds d'oued ou des bosses de terrain).

Le combat s'engage et les fells se replient vers la falaise du Tsameur, à 500 m environ en arrière, d'où les E.B.R. se font arroser copieusement.

Pendant qu'une partie de l'escadron se met en place pour boucler toute la façade sud de la falaise d'où partent les tirs, le peloton porté, qui a contourné le massif par une autre piste, accourt pour boucler la sortie sud-est et, en escaladant un petit piton, tombe sur une dizaine de fells qui, manifestement, sondent le terrain pour trouver une issue. L'accrochage est bref et violent, et le spahi Brahimi, blessé d'une rafale au ventre, est sauvé par le brigadier-chef Boutiena, véritable force de la nature, qui réussit à le redescendre tout en tiraillant avec le F.M. qu'il tient d'une seule main. Les fells se replient, là encore, vers la falaise alors qu'ils n'ont en face d'eux qu'une vingtaine d'hommes et qu'un petit groupe, en les fixant au sol, aurait permis aux chefs de s'enfuir facilement vers le sud.

Côté blindés, les tirs s'entensifient au canon et à la mitrailleuse contre les fells que l'on voit courir de grotte en grotte, ou de rocher en rocher, tout au long de la falaise. De temps à autre, un obus explose dans l'entrée d'une grotte où viennent de pénétrer deux ou trois hommes, et l'on ne voit plus rien en sortir.

Le P.C. de l'opération a, bien sûr, été averti de l'accrochage sur-le-champ, mais le déplacement des éléments à pied sera très long et jusqu'en début d'après-midi le 2/1er R.S. reste seul face à la falaise.

Les bruits de coulisse faisaient état de plusieurs katibas protégeant le « poisson », ce qui était certainement fort exagéré mais pas totalement faux puisque, au minimum, le *djich* d'Amirouche devait se trouver dans les parages. Vers le milieu de la matinée, une fumée s'élève d'une portion de la falaise où aucun obus n'a encore été tiré : documents que l'on brûle ? signaux éventuels ?... Nous ne savons que conclure.

Un peu plus tard, le chien-loup du chef dépanneur du 2/1er R.S., qui se trouve dans la jeep et qu'il amène toujours en « opé », saute de la jeep et se met à grogner en faisant face au thalweg qui est au pied du Djiminiya et au bord duquel nous nous trouvons. Ce chien est dressé pour obéir au sifflet à ultra-sons et, malgré les injonctions de son maître, il refuse d'aller au fond du thalweg : chaque fois qu'il arrive au bord, il recule en grondant, le poil tout hérissé, les oreilles couchées.

Des rafales claquent

Qu'y a-t-il dans le thalweg? Des assiégés de la falaise qui se sont infiltrés au travers des E.B.R. et s'enfuient (et alors on se demande pourquoi les chefs n'ont pas tenté de s'infiltrer par ce moyen), ou alors le *djich* qui arrive à la rescousse et va nous tomber sur le dos ?

La situation est inconfortable et pourtant il ne se passe rien. Puis, petit à petit, les R.P.I.M.A., la légion, les R.I. arrivent et progressent sur les arrières et les côtés de la falaise, que l'aviation et les E.B.R. pilonnent de face. La progression des éléments à pied sera très dure car les fells se sont très bien retranchés et les tirs ne cessent qu'à la tombée du jour. Durant la nuit, que tout le monde passe sur le terrain, des rafales claquent de temps à autre, les survivants tentent de sortir de la nasse. Puis le dimanche matin, jour de Pâques 1959, la fouille du terrain commence et donne le résultat que l'on sait : Si Haouès, Amar Driss et surtout Amirouche. Le renseignement qu'un aspirant fellouze agonisant a donné au lieutenant du peloton porté (le lieutenant Perrot) est exact.

La mort d'Amirouche, sur les commu-

(suite page 2016)

Dr Jean Tourte



Les environs de Bou-Saada, dont le nom signifie « lieu de bonheur ». Cette zone désertique, rocailleuse, forme un contraste étrange avec la verdure de l'oasis de Bou-Saada, située au bord de l'oued, qui ne comporte pas moins de 24 000 magnifiques palmiers. ▶





L'oued Béchar, près de Colomb-Béchar, l'ancienne *Tagda*. Dans les eaux calmes de l'oued, les palmiers réfléchissent leurs hautes têtes : vision pleine de charme et de mélancolie.

le "téléphone arabe," une fois de plus, avait bien fonctionné

(suite de la page 2013)
niqués et reportages qui vont suivre, est attribuée à un sergent noir du 6e R.P.I.M.A., le régiment du colonel Ducasse, commandant l'opération.

Des questions se posent : comment est-il possible que les fells, commandés par de tels chefs, n'aient pas eu un « chouf » qui eût, à temps, décelé l'approche bruyante des E.B.R. ? pensaient-ils être suffisamment retranchés dans la falaise pour tenter d'y passer la journée et s'enfuir à la nuit tombée ? pensaient-ils décrocher à la faveur d'une attaque des katibas (ou *djich*) de protection dans le dos du 2/1er R.S. ? comment se fait-il qu'Amirouche et Si Haouès, combattants aguerris, n'aient pas profité du début de la matinée pour filer entre les mailles du bouclage (et du haut de la falaise ils en avaient une vue « panoramique ») pendant que leurs hommes fixaient le 2/1er R.S. par des actions de diversion ? comment se fait-il que les éléments fells de protection ne soient pas intervenus durant cette même matinée ?

L'explication que j'avance et qui n'est qu'une hypothèse est qu'Amirouche faisait partie de l'élément accroché à la pointe du jour alors qu'après avoir entendu l'arrivée des E.B.R. dans le val il tentait en catastrophe de filer avant la



Mohamed Driss, dit Amar ▶ Driss, grièvement blessé au cours de l'opération, est interrogé peu avant de mourir. Le commandant Driss, spécialiste de la cartographie, était l'adjoint de Si Haouès, chef de la wilaya 6, parente pauvre de toutes les wilayas, encore que le colonel Ahmed ben Abderrezek, dit Si Haouès, tué en même temps qu'Amirouche, fût considéré comme l'un des meilleurs stratèges de la guerre.

E.C.P.A.

Le colonel Amirouche saisi par l'espionnite

Cher frère,

J'ai le devoir de vous informer, en priant Dieu que ce message vous parvienne à temps, de la découverte en notre wilaya d'un vaste complot ourdi depuis de longs mois par les services secrets français contre la révolution algérienne avec la complicité des éléments les plus divers. Ce complot, d'après les renseignements en notre possession, s'étendrait à toutes les wilayas d'Algérie. Il y aurait même des ramifications dans nos bases de Tunisie et du Maroc.

Le réseau tissé dans notre wilaya vient d'être pratiquement mis hors d'état de nuire après une enquête d'autant plus ardue que ses chefs dans le maquis étaient des hommes en apparence au-dessus de tout soupçon. La plupart de ces chefs, sinon tous, ont été arrêtés et ont passé des aveux qui nous permettent de vous communiquer les renseignements suivants avec l'espoir qu'ils vous aideront dans vos recherches :

1) Le complot est dirigé par les services secrets français *(Godard, Léger, etc.) qui se sont assuré la complicité de mouchards professionnels infiltrés depuis des années dans les anciennes formations politiques et de personnes apparemment honorables embrigadées en tant que messalistes ou autres déviationnistes;*

2) Ses buts *sont :*

a) l'affaiblissement de l'A.L.N. *Il est obtenu par :*

la dénonciation par des agents de petite envergure des unités combattantes de l'A.L.N. de nos refuges et stocks, convois d'armes, chefs loyaux;

le sabotage des rouages de nos services dont ils s'efforçaient d'obtenir le plus de rendement;

la lassitude, le mécontentement répandus insidieusement parmi les moudjahidin, les rivalités et les ambitions suscitées avec adresse, qu'ils exploitaient ensuite habilement à leur profit;

b) le noyautage de l'A.L.N. *Les moyens utilisés pour parvenir à leurs fins, sont grosso modo :*

faciliter l'entrée au maquis des éléments venant d'Alger, se disant terroristes recherchés, mais en réalité tous envoyés par Godard, Léger et de petites officines annexes (Boulem Layache du C.E.A.D., Kaddour et Tahar);

embrigader des djounoud et chefs jusqu'ici loyaux, mais dont les ambitions, les ressentiments ou la simple lassitude ont été exploités;

contacter des personnes venues au maquis par la Tunisie et parmi lesquelles certaines ont été envoyées spécialement « en mission » par des personnes en apparence fidèles au F.L.N. **mais, en fait, espions et traîtres au service de la France;**

c) la destruction de l'A.L.N. *Dans notre wilaya, elle devait être obtenue de la façon suivante : au cours de la prochaine réunion de wilaya (été 1958), les chefs loyaux devaient être abattus par les félons à l'exception des plus importants qui devaient si possible être livrés vivants à l'ennemi. Celui-ci, informé au préalable du lieu et de la date de la réunion, devait intervenir rapidement, massivement, pour empêcher les unités de protection de remplir leur rôle. Le signal serait alors donné à tous les agents dans les zones, régions et secteurs d'abattre les cadres subalternes loyaux, de dénoncer et faire capturer ou anéantir des unités entières.*

Un ralliement de tous les chefs et hommes du complot devait couronner le tout (il aurait même été prévu initialement pour le voyage du général de Gaulle en Algérie) cependant que les traîtres Abderrahmane Farès (ex-président de l'Assemblée algérienne) et Hamza Boubakeur (de la mosquée de Paris) devaient faire mine de se rallier à la politique du général de Gaulle.

Tout en sapant l'A.L.N., les promoteurs de ce complot s'efforçaient de semer le découragement dans la population en la dénonçant à l'ennemi, de créer le mécontentement en se comportant à son égard d'une façon indigne de révolutionnaires.

En certaines régions, ils sont même parvenus à créer des cellules clandestines au nom du M.N.A.;

3) *Les éléments impliqués dans ce complot viennent d'horizons les plus divers que nous pouvons sommairement cataloguer ainsi :*

- *Éléments instruits, intellectuels (étudiants, collégiens, médecins, enseignants), entrés au maquis en 1956 immédiatement après la grève des étudiants par l'entremise de certains responsables F.L.N. de l'époque, ou même plus tard;*
- *Personnes entrées au maquis après avoir été libérées de prison ou d'un camp d'internement;*
- *Personnes entrées au maquis par la Tunisie ou le Maroc (médecins, infirmiers, radios ou autres techniciens, généralement des gens assez instruits);*
- *Mouchards professionnels chevronnés.*

Tous les éléments ci-dessus étaient le plus souvent chargés de missions avant d'entrer au maquis. Mais à côté d'eux on peut trouver des chefs entrés purs dans la révolution et qui, par lassitude, ambition ou autre motif personnel, ont cédé aux sollicitations.

Les agents d'exécution et les chefs subalternes du complot se **recrutaient notamment parmi :**

a) *les jeunes gens venus d'Alger;*

b) *les conscrits et les goumiers « déserteurs », même quand ils étaient porteurs de leur arme (plusieurs d'entre eux, arrêtés et interrogés, ont avoué qu'ils étaient envoyés par l'ennemi);*

c) *les moniteurs récemment formés en France (Issoire) se disant déserteurs mais, en fait, envoyés par les S.A.S.;*

d) *les méthodes employées dans notre wilaya sont diaboliques; le service de santé a été le premier noyauté massivement. C'est ainsi qu'au bout de quelques mois on pouvait trouver facilement dans chaque secteur ou région des hommes du complot à des postes de responsabilité et de confiance.*

Parmi les hommes arrêtés figurent des officiers de zone, région, des sous-officiers, djounoud, moussbilin, *chefs d'organisation locale et civils. De leurs déclarations il ressort que :*

a) *l'organisation s'étend à toute l'Algérie. Celle des autres wilayas serait nettement plus puissante que celle existant chez nous. La wilaya 4 serait noyautée surtout par des éléments venus d'Alger, nous a-t-on dit;*

b) *l'ennemi comptait parachever son action de nettoyage des maquis par l'envoi massif au bled, cet été, de gens habitant les centres urbains;*

c) *dans les villes de notre wilaya, la quasi-totalité des employés du bâtiment aurait été embrigadée (on ne sait comment) dans l'organisation des « bleus-de-chauffe ». En serait-il de même ailleurs ?*

Grâce à Dieu, tout danger est maintenant écarté, car nous avons agi très rapidement et très énergiquement. Dès les premiers indices, l'état d'alerte a été proclamé à travers toute la wilaya. Des mesures draconiennes étaient prises en même temps :

- *Arrêt du recrutement et contrôle des personnes recrutées pendant les trois premiers mois.*
- *Arrestation des goumiers et soldats « ayant déserté » depuis peu l'armée française, examen individuel de la situation de chacun d'eux;*
- *Suppression des permissions;*
- *Arrestation de toute personne en provenance d'autres wilayas;*
- *Arrestation de presque tous les djounoud originaires ou venus d'Alger;*
- *Arrestation de tous les suspects, de toutes les personnes dénoncées, de quelque grade qu'elles soient, et interrogatoire énergique de ceux dont la situation ne paraissait pas très régulière.*

Colonel Amirouche,
commandant en chef de la wilaya 3.

7 exemplaires destinés à :
wilaya 1, wilaya 5, wilaya 2, wilaya 4, wilaya 6, C.C.E. à Tunis.


Vital/Paris-Match

Le commandant du 6e R.P.I.M.A., le colonel Ducasse : le 28 mars 1959, la chance était avec lui.


E.C.P.A.

Identification d'Amirouche. ▶ Ces deux parachutistes qui se penchent sur le corps du chef de la wilaya 3 l'ont bien connu puisqu'ils faisaient partie de sa bande avant de rallier la France. Leurs noms : Hamagui Acour et Misara Mokrane.

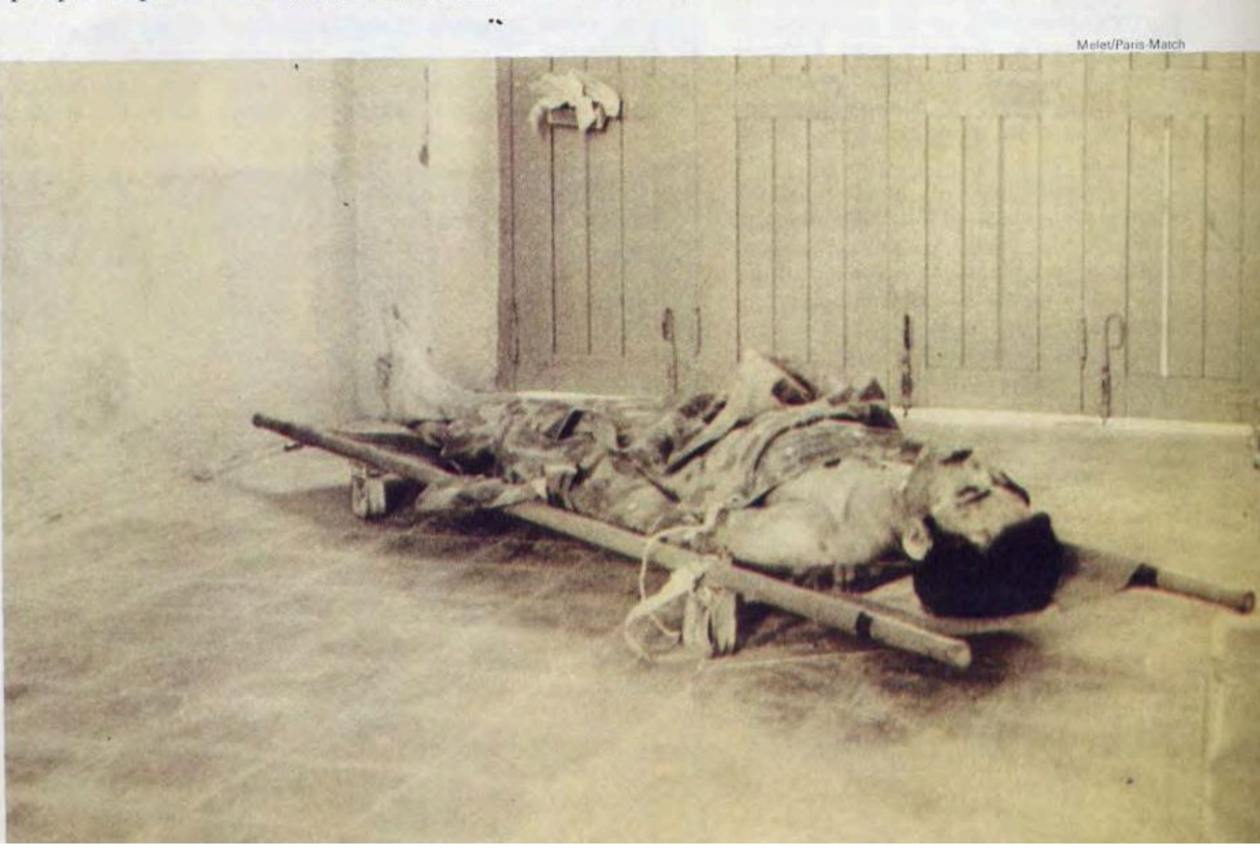
mise en place du bouclage. Qu'il a été grièvement blessé, ou tué, par un éclat d'obus d'E.B.R. alors qu'il se repliait vers la falaise, pensant filer par une autre direction (un vieux renard comme lui savait que les blindés se plaçaient en haut de ratissage et qu'il avait une chance de s'échapper par les côtés avant la progression de l'infanterie) ; les photos d'Amirouche mort montrent en effet des blessures qui paraissent plus provoquées par des éclats d'obus que par une rafale.

Les deux autres chefs devaient faire partie du groupe intercepté par le peloton porté alors qu'il tentait une sortie vers le sud-est et, démoralisés par la mort de l' « invulnérable Amirouche », se croyant encerclés de toutes parts, ont tenté de résister dans la falaise pour s'enfuir la nuit venue.

Alors que nous traversions le village d'Aïn-Mellah, pour rentrer au bordj, nous pûmes mesurer, à la vue des habitants alignés en rangs d'oignons devant leurs gourbis et à leur air atterré, d'une part, la parfaite organisation du téléphone arabe (aucun communiqué n'avait encore été lancé), d'autre part, l'effarement où les plongeait la disparition si près d'eux du légendaire Amirouche.

Les unités engagées dans cette « opé » essayèrent, les jours suivants, de rattraper les fuyards ou les éléments de protection d'abord dans le djebel Bou-Kahil (sud-est de Tsameur), dans les djebels Amara et Mimouna ensuite (à l'ouest), enfin vers M'Doukal, en direction du Hodna, mais tout cela sans résultat. Pour le colonel Ducasse, la chance était passée le dimanche de Pâques 1959. H

Etienne OCTAVE


Melet/Paris-Match

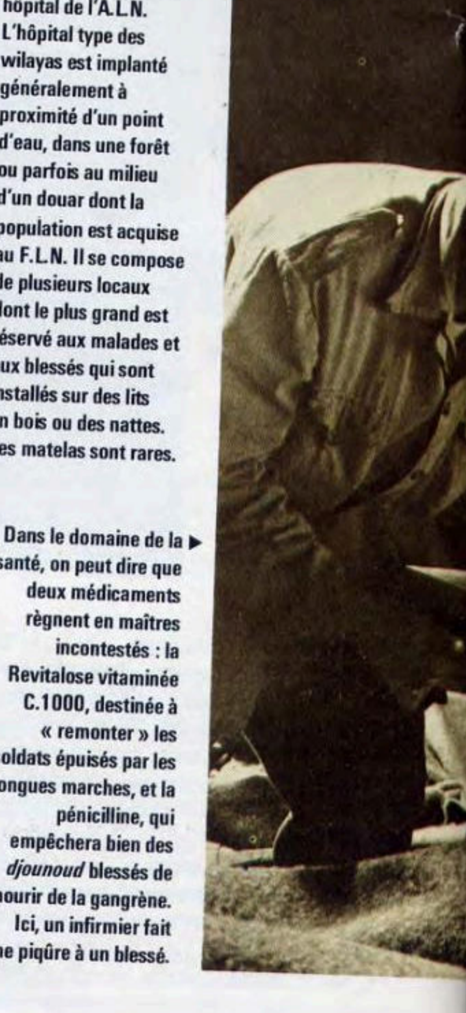
D'Amirouche, Jacques-C. ▶ Duchemin, dans son *Histoire du F.L.N.*, dira : « Méfiant comme Ben Boulaïd, cruel comme Ben Tobbal, mais à ses moments chevaleresque comme Youssef Zighout, intrigant et vantard comme Belkacem Krim, produisant sur les personnes présentes le même effet quasi magnétique qu'Abane Ramdane, coléreux et bureaucratique comme Chérif Mahmoud, un peu fou comme Rabah Bitat mais aussi audacieux et ambitieux que lui, doté de la même réputation effroyable d'égorgeur que Ouamrane et en fin de compte populaire comme Ben M'Hidi, Amirouche était la quintessence de tous les traits de caractère qui font un chef de l'A.L.N. »



Paoli

LA MÉD

◀ Dans cette mechta détruite se trouvait un hôpital de l'A.L.N. L'hôpital type des wilayas est implanté généralement à proximité d'un point d'eau, dans une forêt ou parfois au milieu d'un douar dont la population est acquise au F.L.N. Il se compose de plusieurs locaux dont le plus grand est réservé aux malades et aux blessés qui sont installés sur des lits en bois ou des nattes. Les matelas sont rares.



Dans le domaine de la ▶ santé, on peut dire que deux médicaments règnent en maîtres incontestés : la Revitalose vitaminée C.1000, destinée à « remonter » les soldats épuisés par les longues marches, et la pénicilline, qui empêchera bien des *djounoud* blessés de mourir de la gangrène. Ici, un infirmier fait une piqûre à un blessé.

On a vu, depuis le début de l'année 1957, l'Armée de libération nationale se structurer. Dès le « congrès de la Soummam », en août-septembre 1956, les chefs de la révolution devaient codifier les grades et décider de la hiérarchie. Après la « bataille d'Alger », les intellectuels, les étudiants, les membres des professions libérales se retrouvent en nombre dans les maquis. C'est depuis cette date et jusqu'à la fin du plan Challe, que chaque wilaya va constituer un véritable service sanitaire destiné non seulement à apporter les premiers soins aux victimes — chaque jour plus nombreuses — de la guerre, mais encore à prodiguer des soins de longue haleine aux blessés qui ont réussi à échapper aux opérations militaires françaises. On verra ainsi des médecins qualifiés, mais aussi de simples infirmiers, procéder, dans le plus grand dénuement matériel, à des opérations d'une extrême gravité telles que des amputations réalisées avec des instruments de fortune. Il m'a été donné de rencontrer de nombreux médecins de l'A.L.N., de lire de nombreux carnets d'infirmiers zonaux. Mieux que tout récit, deux de ces documents donnent une idée de ce que furent les difficultés auxquelles se heurtèrent les responsables du service de santé. Le premier document est un rapport établi par le responsable sanitaire d'une wilaya.

L'ORGANISATION de la santé est un des soucis majeurs pour l'Armée de libération nationale. Notre but ici est d'esquisser une vue schématique de l'organisation sanitaire au sein d'une wilaya.

Le territoire algérien se divise en six wilayas, ou départements logistiques et opérationnels. Chaque wilaya se divise, à son tour, en plusieurs zones ou « mintakas », la « mintaka » elle-même en plusieurs régions ou « nahias », la « nahia » en plusieurs secteurs ou « kasmas ». Au niveau de chaque circonscription territoriale ainsi définie, existe un comité de direction comprenant plusieurs membres, dont le responsable sanitaire. Les circonscriptions sanitaires sont calquées sur le découpage territorial précité. Il existe donc un responsable sanitaire de wilaya. Au niveau de la kasma, il existe en outre des infirmiers itinérants et des infirmiers d'unité combattante.

C'est en général au niveau de la kasma qu'il existe un centre de soins, appelé encore hôpital ou infirmerie, placé sous la direction de l'infirmier de secteur ayant le grade d'*aref* (sergent). Il est assisté dans sa tâche par des infirmiers, des infirmières, voire des élèves stagiaires. Les infirmiers itinérants, de section, sont sous sa responsabilité en matière médicale. Ce personnel soignant est recruté soit parmi les éléments ayant déjà exercé dans le civil :

René Vautier



CINE DANS LES MAQUIS


Coll. particulière

◀ Dans l'hôpital de la zone 6 (Tébessa) de la wilaya 1 (Aurès-Nemencha), une infirmière bavarde gaiement et boit du thé avec des convalescents. L'hôpital est situé à 18 kilomètres de Tébessa. Il sera découvert par les forces de l'ordre au cours d'une opération, en 1960.

médecins, étudiants en médecine, infirmiers, soit parmi des étudiants et lycéens ayant suivi une formation médicale accélérée.

Dans le cadre général des responsabilités, le responsable sanitaire est seul habilité à prendre une décision en matière médicale ; en revanche, sur le plan organique, il est assujetti aux règlements en vigueur applicables à tous les *djounoud.* Il est l'objet d'une inspection périodique de la part des responsables sanitaires et organiques hiérarchiquement supérieurs.

L'infirmerie ou hôpital type de l'A.L.N. est en général implanté dans un lieu relativement protégé, à proximité d'un point d'eau en pleine forêt, parfois même en plein douar au milieu d'une population sûre. Cette infirmerie se compose généralement de plusieurs locaux ou gourbis dont le plus grand est aménagé pour les malades et blessés que l'on installe sur des lits en bois ou seulement sur des nattes, rarement sur des matelas, réservés aux plus gravement atteints. Un autre gourbi sert de cuisine et comprend deux parties : la première, réservée aux femmes, ou *amlat*, qui préparent la galette, la seconde, au cuisinier et à ses aides. Un local est également occupé par le personnel sanitaire, un autre par les hommes de garde qui assurent la défense du camp. C'est un demi-groupe de *djounoud* bien armés auxquels pourraient se joindre, si besoin était, tous les hommes valides et armés de l'infirmerie.

En outre, plusieurs caches sont aménagées : une pour la réserve en médicaments, une autre pour le ravitaillement, une autre casemate, enfin, est disposée d'une façon spéciale pour l'hébergement d'un ou de plusieurs malades dont l'état de gravité ne permet aucun déplacement en cas d'alerte. Le lieu de cette casemate demeure secret. Il se trouve parfois à plusieurs kilomètres de l'infirmerie. Un agent soignant lui est spécialement affecté. Il est prévu une réserve de médicaments et de nourriture pour ces malades grabataires et qui ne doit être entamée qu'en cas d'opération adverse. En temps normal, le ravitaillement est assuré quotidiennement par le poste de soins principal.

L'approvisionnement en médicaments est un problème souvent difficile à cause du contrôle sévère instauré par l'adversaire. La collecte et l'achat des médicaments sont réalisés malgré tout par les soins des organisations urbaines locales. Les colis sont acheminés jusqu'au P.C. de la kasma, de là au P.C. de la nahia, où les médicaments sont inventoriés en présence du pharmacien régional, chez qui ils sont stockés. Ce pharmacien, sous l'autorité du responsable sanitaire de nahia, approvisionne de façon régulière les kasmas selon leurs besoins respectifs.

La triple mission des « mouchidat »

Il existe un stock de médicaments à l'échelle de la mintaka confié aux soins d'un pharmacien zonal qui sert à aider, en cas de besoin, telle ou telle région nécessiteuse.

Le service de santé de l'A.L.N. doit porter également secours aux populations des zones interdites, constamment menacées par la maladie et la faim, en leur prodiguant les soins nécessaires et en faisant par la même occasion une véritable éducation sanitaire des masses. Cette tâche a été confiée à des infirmiers et surtout à des *mouchidat* (assistantes sociales) dont la mission est triple : médicale, sociale et politique.

Un autre souci de l'A.L.N. : le renouvellement et le perfectionnement de ses cadres sanitaires. Une école d'infirmiers a été créée à cet effet et placée sous l'autorité directe du responsable sanitaire de la wilaya.

Des élèves ayant le niveau du C.E.P. sont recrutés parmi les *djounoud* de toute la wilaya, ceux-ci étant, au début, pour la plupart, de culture française. Un programme théorique de trois mois a été établi dont une large partie est réservée aux mesures de prévention et de prophylaxie, suivi d'un stage pratique de six mois dans les infirmeries. Leur stage terminé, les élèves retournent aux unités combattantes en qualité d'infirmiers de section. Le manque d'éléments de culture française a conduit au recrutement d'élèves ayant une instruction en langue arabe et, à leur intention, l'enseignement médical est arabisé. Un « précis du ▶

des amputations à la lame de scie à métaux

secouriste » de l'A.L.N. en langue arabe a été, de ce fait, édité.

En outre, des stages de perfectionnement sont organisés à l'intention de tous les cadres sanitaires, de même qu'un journal médical de la wilaya est créé par les soins du responsable sanitaire de la wilaya avec la collaboration de divers autres R.S. (responsables sanitaires).

Eau de Cologne et eau de Javel

Un des rôles majeurs du responsable sanitaire est de veiller à l'application des mesures d'hygiène collective et individuelle à travers toute la kasma et dans le camp. L'hygiène du camp est respectée d'une façon très stricte. Des fosses d'aisances et à ordures sont creusées. Sur le plan individuel, une hygiène corporelle et vestimentaire est rigoureusement exigée ainsi qu'un épouillage systématique à défaut de produits insecticides. Le *djoundi* doit avoir dans ses effets personnels un savon, une serviette de toilette, une brosse à dents, un dentifrice, un accessoire de rasage, un coupe-ongles, un petit flacon d'eau de Cologne de même qu'un petit flacon compte-gouttes contenant de l'eau de Javel pour la stérilisation de l'eau de boisson. Le lavage des mains avant chaque repas est devenu un geste rituel pour le combattant de l'A.L.N.

Entre autres tâches dévolues au responsable sanitaire : l'organisation intérieure de l'infirmerie. Il contrôle la garde, veille à la discipline générale, établit le menu selon les normes définies à l'échelon wilaya pour les combattants (chaque fois que cela est possible). Cette ration est en principe plus substantielle pour le malade. Ce menu est quotidiennement transmis aux cuisiniers. Il s'occupe aussi du renouvellement des stocks de ravitaillement et de médicaments. Un rapport mensuel de ses activités est dressé en trois exemplaires par ses propres soins : l'un est adressé à la kasma, l'autre au R.S. de nahia, le troisième est conservé dans les archives. Un exemplaire de ce rapport parvient donc au R.S. de nahia, lequel fait son compte rendu concernant toute sa circonscription à son R.S. de mintaka, qui, à son tour, envoie ses rapports au R.S. de wilaya.

Un bilan trimestriel est rédigé pour toute la wilaya à partir de tous ces documents.

L'ensemble du camp est l'objet d'une surveillance permanente. Des patrouilles assurent la sécurité de l'infirmerie. Des mesures de défense passive et de camouflage sont scrupuleusement observées dans le dessein de prévenir toute attaque par surprise.

Flambage ou ébullition

Un *djoundi* malade est d'abord vu par l'infirmier de son unité, qui juge de son état. Il le traite sur place ou le dirige vers une infirmerie. Dans ce cas, à son arrivée, le malade ou le blessé, toujours porteur de son arme, est examiné par le responsable de secteur qui décide de le garder ou de le renvoyer à son unité avec un traitement ambulatoire.

Les malades soignés à l'infirmerie, dont l'état, après guérison, nécessite une convalescence, sont évacués vers un centre réservé à cet usage.

Le problème des blessés est souvent grave : difficultés d'acheminement, im-

Pedrazzi

◄ **Cette boîte de sérum de provenance soviétique a été récupérée par les Français au cours d'une opération. Le mode d'emploi a été traduit en français.**

Cette infirmière qui soigne le bras d'un *djoundi* blessé restera au maquis de 1955 à 1962 : un record dont aucune autre « sœur » ne pourra la déposséder. ►



Coll. Tallandier

◄ **Le « civil » n'est pas oublié par les services de santé de l'A.L.N. Les populations des zones sous le contrôle du F.L.N. seront visitées par des équipes sanitaires. Ici, une consultation en plein air...**

Vaccination en série pour ces *djounoud* d'un maquis frontalier. L'insuffisance de moyens curatifs incitera souvent les services de santé de l'A.L.N. à concentrer leurs efforts sur les soins préventifs. ►

R. Vautier



◄ **Dans l'infirmerie-hôpital d'un maquis, on amène un blessé qui a déjà reçu des soins de l'infirmier de son unité. Souvent, les blessés arrivent avec un membre gangrené et la seule ressource alors reste l'amputation.**



Coll. Tallandier



Coll. Tallandier

possibilité de donner les soins urgents que nécessite leur état. Certains blessés, en effet, mettent plusieurs jours pour arriver au centre de soins approprié. Par exemple, au cours d'un accrochage ou d'une embuscade, un blessé peut perdre momentanément connaissance, il est désarmé par ses compagnons, qui le laissent pour mort, jeté dans un buisson. Ce blessé, en se réveillant, peut arriver, par ses propres moyens, jusqu'à la population, qui l'aide à rejoindre une unité de l'A.L.N., ou bien il est découvert encore en vie par ses compagnons revenus spécialement pour l'enterrer.

Ce blessé arrive naturellement dans un état lamentable (stade d'infection ou de gangrène avancé) qui nécessiterait une réanimation et un traitement qu'il est impossible d'appliquer puisqu'on ne dispose jamais de sang, rarement de solutions de remplacement telles que dextran ou subtosan.

La seule ressource reste bien souvent l'amputation du membre gravement atteint. Cet acte chirurgical se fait dans de mauvaises conditions, avec un matériel parfois rudimentaire : une simple lame de scie à métaux ! La stérilisation est constituée généralement par le flambage ou l'ébullition. Souvent, les différentes interventions sont faites sous anesthésie locale ou générale (intraveineuse ou par inhalation : masque Ombredanne ou trichloréthylène). Dans certains cas, on a dû intervenir sans aucune anesthésie.

Les *fidayin* opérant en ville, quelques combattants des maquis, blessés ou malades, ont pu être soignés par des médecins ou chirurgiens contactés par l'organisation urbaine locale.

L'insuffisance des moyens curatifs a entraîné le développement de moyens de prévention (nettement moins onéreux que les premiers). D'où les mesures rigoureuses d'hygiène individuelle et collective, la javellisation des eaux de boisson, la prise régulière de quinine ou de nivaquine, les vaccinations contre les principales maladies contagieuses. Ces mesures ont permis d'éviter un grand nombre de maladies infectieuses qui n'auraient pas manqué d'entamer gravement le potentiel de santé si précieux de l'A.L.N.

Telle est en bref une vue schématique de l'organisation sanitaire d'une wilaya.

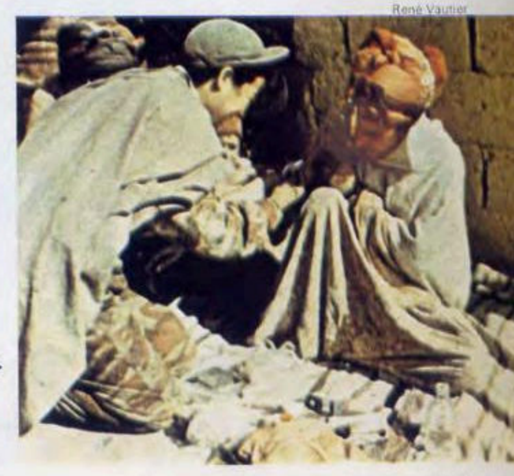
Sous la sécheresse et l'austère technicité du document, on soupçonne les drames qui se jouent dans les casemates-infirmeries. C'est dans les carnets d'infirmiers, responsables sanitaires de région que j'ai pu retrouver la réalité. Je vous la livre brute dans ce second document en deux parties.

Au poste 222

Un sous-officier de la nahia 3, mintaka 2, âgé de quarante ans, se fracture la rotule au cours d'une violente chute sur un genou. La rotule s'est scindée en deux parties, supérieure et inférieure.

Le *djoundi* ainsi blessé n'est pas opéré tout de suite et reste impotent plus de trois ans. Au bout de ce laps de temps, il est vu par un chirurgien de la wilaya. A l'examen, on constate que les deux morceaux rotuliens, l'inférieur et le supérieur, sont distants l'un de l'autre de près de 15 cm, mais qu'une pression sur le fragment supérieur fait déplacer celui-ci de près de 10 cm vers le bas. Le quadriceps crural ne provoque aucune extension de la jambe, seul le fragment supérieur se déplace vers le haut.

L'intervention est réalisée au poste 222. Anesthésie intraveineuse (solution au 1/20 de Nesdonal, 40 cc en tout). On incise le plan cutané selon une ligne semi-circulaire (en gueule de requin). On dissèque les plans sous-cutanés jus- ▶



René Vautier

Dans un faubourg de Tébessa, une infirmière de l'A.L.N. ▶ donne des soins à une femme. Les infirmières n'ont pas pour seul rôle de soigner. Elles doivent aussi donner aux populations une éducation sanitaire.



Holmès-Lebel

◄ Devant les bâtiments de l'hôpital du camp de l'A.L.N. « Larbi-Ben-M'Hidi » au Maroc oriental, blessés et infirmiers bavardent au soleil. Dans les infirmeries-hôpitaux installées en Tunisie et au Maroc, le *djoundi* est sûr d'être soigné dans de bonnes conditions. Les blessés traités dans le maquis n'ont pas cette chance.

dans les casemates-hôpitaux des maquis, des tragédies nombreuses se sont jouées

qu'à la capsule articulaire. On met bien à vue les deux fragments rotuliens dont on avive les surfaces osseuses en présence. A l'aide d'une chignole à laquelle on a adapté une mèche fine, on essaye de creuser un trou à travers chacun des deux fragments pour y glisser un fil d'acier (récupéré sur un avion T-6 abattu tout près). Mais à la suite d'un incident technique, on y renonce et l'on passe alors le premier fil d'acier à travers le ligament rotulien derrière le fragment osseux correspondant, puis le deuxième fil dans le tendon du quadriceps. Une aide attire fortement les deux fragments osseux rotuliens pour les amener au contact l'un de l'autre. A ce moment-là, les fils d'acier sont tordus de part et d'autre pour maintenir les deux fragments bien en contact. On ferme ensuite partiellement après avoir placé une mèche pour le drainage. Les extrémités des fils d'acier sortant de ladite plaie, de part et d'autre, sont protégés par un pansement de gaze stérile.

L'opéré est ensuite soigné en casemate. Au bout d'un mois, les fils d'acier sont enlevés et la plaie est presque entièrement guérie. Il est permis ensuite à l'opéré d'utiliser des béquilles et de marcher pour rééduquer son genou, lequel a recouvré sa complète mobilité un mois plus tard.

La jambe broyée par une rafale

L'opéré se rétablira si bien que, quelques semaines après, il reprendra sa place, au sein de l'A.L.N. Mais il sera tué au cours d'un accrochage! Les deux blessés dont parle ci-dessous un responsable sanitaire de kasma, plus gravement atteints, devront peut-être la vie à la gravité de l'intervention. Le R.S. s'adresse à son supérieur hiérarchique :

Cher frère,

Je t'informe que nous avons accroché avec l'ennemi en compagnie du P.C. de kasma. Après un dur combat, nous avons réussi à sortir du cercle ennemi. Moi-même j'ai sorti cinq blessés, le reste, des malades et blessés, est sorti avec le responsable de la garde du poste 3.

L'ennemi a eu des morts et des blessés, de notre côté nous avons deux blessés graves. Il s'agit du frère Messaoud, qui a eu la jambe broyée par une rafale de Thompson explosive et par une grenade, et du frère Mozali, blessé au pied gauche par une rafale de Thompson explosive et une balle de 9 mm au muscle du fémur droit. Environ 12 cm du péroné enlevés, ainsi que le tibia gauche, qui a été fracturé. Le frère Mozali a été suturé sur place avec un fil à coudre trempé dans de l'alcool. Je ne possède pas de fil de lin. L'os du tibia est sorti d'environ 5 cm. J'ai placé une attelle.

Pour le frère Messaoud, il ne m'a pas été possible de procéder le jour même à l'amputation en raison de son état très grave, car il s'était vidé de son sang.

Ce n'est que douze jours plus tard que j'ai réussi à l'amputer à l'aide d'une scie à métaux stérilisée avec une lampe à brûler neuve. Il a fallu d'abord lui administrer pendant ces douze jours une importante dose d'antibiotiques ainsi que 2 milligrammes de B12 par jour afin de lui refaire le sang perdu.

L'amputation a très bien réussi malgré le manque de matériel nécessaire, mais avec l'aide de Dieu, j'ai quand même réussi à sauver ce frère de la mort.

Actuellement, ces deux blessés sont en nette amélioration. Ils sont camouflés quelque part et tous les matins je me rends moi-même à leur chevet pour leur donner les soins nécessaires et leur apporter le ravitaillement dont ils ont besoin. Ces gars sont le responsable du ravitaillement du poste 3 et le cuisinier.

J'espère que je réussirai à les sauver de l'ennemi et que vous les verrez vous-même.

Ils sont tous les deux sur deux brancards confectionnés pour eux, qui, en même temps, me servent à les éloigner de l'ennemi au cours des ratissages.

Bien patriotiquement.

Ces documents — sans faire oublier les souffrances des blessés français — sont nécessaires à une meilleure compréhension du conflit et des conditions de vie des hommes qui combattirent dans les rangs de l'A.L.N. Ils seront d'une grande utilité pour les historiens qui évoqueront les heures tragiques du conflit. H

Yves COURRIÈRE

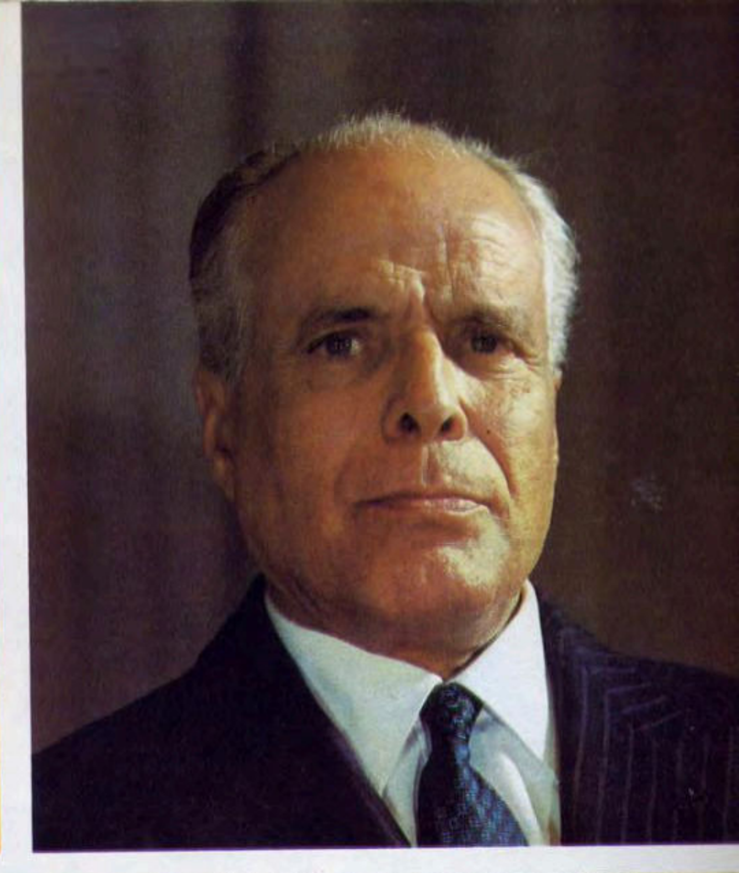
Coll. particulière

Un convalescent en traitement dans un centre de rééducation algérien situé près de Tunis.



Une infirmière fait sa tournée dans un douar. Un souci constant de l'A.L.N. sera le perfectionnement des cadres sanitaires.







Photos Kahia

En haut à gauche : dernière entrevue entre Bourguiba, alors premier ministre, et le bey, à l'occasion de l'Aïd el-Kebir. Un mois plus tard, le bey sera destitué. *A droite :* Habib Bourguiba. La politique l'a passionné très jeune. Il participa à des manifestations nationalistes alors qu'il n'avait pas encore terminé ses études secondaires. *Photo du bas :* « bain de foule »...

BOURGUIBA ET BOURGUIBISME



Kahia

A Djerba, un petit groupe folklorique noir est venu chanter et danser devant Bourguiba. Les Djerbiens sont de souche berbère, une communauté juive vit aussi dans l'île ainsi que quelques dizaines d'Européens d'origine maltaise et une minorité noire.



Kahia

Bourguiba, entouré du bey de Tunis et d'Ibn Séoud, émir d'Arabie Saoudite. La monarchie sera abolie peu de temps après. De premier ministre, Bourguiba, élu par l'Assemblée constituante, deviendra le premier président de la République tunisienne, le 25 juillet 1957. Le 1er juin 1959, une nouvelle Constitution est proclamée, qui donnera au pays un régime moderne. Elle consacrera l'égalité entre les deux sexes et interdira la polygamie.

les serveurs rapides comme des flèches

ENVOYE spécial d'un quotidien parisien en Tunisie, en pleine guerre d'Algérie, je suis depuis quelques jours l'hôte de Habib Bourguiba. Le chef du Néo-Destour est devenu, par la vertu de ses huit années de séjour dans les prisons françaises et de sa guérilla politique, le « Combattant suprême » et le premier président de la République tunisienne.

Il n'y a pas très longtemps que de Gaulle a pris le pouvoir en France. Il n'y a pas très longtemps non plus que Bourguiba a déposé le bey, lui assignant, avec sa famille, une prison dorée non loin de Tunis.

Le surlendemain de mon arrivée, de très bonne heure, la voiture de la présidence est venue me prendre à l'hôtel Claridge. Un haut fonctionnaire du Quai d'Orsay tunisien et un journaliste libanais seront mes guides jusqu'au président, que l'on me dit se trouver dans la région de Gabès. J' « embarque » dans une Mercedes, l'esprit préoccupé.

Le soleil étincelle sur toute la Tunisie. C'est un hiver printanier. Il fait doux, tiède. Tout à l'heure, à Sousse, au déjeuner, dans la pénombre d'un hôtel de grand tourisme, il fera chaud. Avant d'atteindre Sfax, on tient à me faire descendre pour une rapide visite du village d'El-Djem. Comment cette localité de 5 000 habitants peut-elle offrir à l'œil un amphithéâtre de quelque cent mille places ?

Nous joignons Bourguiba dans une petite ville où, debout dans une voiture, il harangue les foules. La jeunesse est enthousiaste : « Haou Dja Bourguiba ! Yahia Bourguiba ! »

Impression générale : c'est familier, familial. Le père en visite. Il s'exprime en arabe, quelquefois en français. Me débrouillant assez bien en arabe, je constate qu'il ne profère aucun mot irréparable. Chez cet ancien « rebelle », l'œuvre civilisatrice de la France est sous-jacente. Il y a, à chaque entrée de village, des dattes et du lait, pour le paternel visiteur et sa suite. Dans telle grosse agglomération, une tribune, des foules. « Asseyez-vous près de moi, monsieur Leconte. Ecoutez ! Voyez ! » Pas la moindre trace de fanatisme pathologique. On est à des myriades de lieues d'Alger, du Caire et de Damas.

Au cours de la tournée, les « siestes » du chef sont prévues. J'assiste à l'une de ces siestes. Entre 13 et 15 heures environ, je vois une ville entière veiller sur le sommeil de son président. Un vaste silence ensoleillé enveloppe la cité qui a fait taire toutes ses rumeurs. Les soldats, l'arme au pied, les clairons, les tambours en tête, attendent. Les enfants des écoles aussi, « sages comme des images ». La foule est là, derrière ces alignements d'enfants et de soldats. Un tendre respect est peint sur les visages.

Dans une salle de la maison où Bourguiba dort, mes guides et le chef du protocole m'expliquent les vertus de cette sieste. Bourguiba y retrouve tout son allant. J'en profite pour demander le sens du nom de Bourguiba, tous les noms du monde n'ayant jamais été que des surnoms : l' « Homme au cou court ».

Aussi vieux que Moïse

C'est par la chaussée romaine, millénaire et légèrement balayée par la mer, que j'atteins, depuis Gabès, l'île de Djerba. Une lumière sans dureté tombe en cascade sur ces bords et sur ces oliviers dont plusieurs, me dit-on, sont aussi vieux qu'Ulysse, Achille et Moïse. Dans une villa toute blanche dissimulée sous les arbres, le président Bourguiba donne ses audiences. Je l'aperçois en conversation animée avec un membre du Parle-



ment britannique (le *whip* du parti travailliste) qui est nettement plus grand que de Gaulle.

Sur les douze coups de midi, l'air transparent de Djerba s'empourpre de fièvre présaharienne. Dans le brouhaha des audiences finissantes, M. Klibi, blocnotes en main, me déniche parmi cette petite foule bourdonnante d'invités.

M. Klibi, brun, mince, courtois, la trentaine, est directeur de la Radiodiffusion tunisienne. Agrégé des lettres, il parle un français châtié. Il sera bientôt ministre de l'Information. Il me dit :

— Le président vous retient à déjeuner. Avant de passer à table, pourriez-vous me dire, en gros, quelles questions vous désirez lui poser ? Cela lui permettra d'y penser un peu à l'avance, à quelques heures de votre interview à Gabès.

— Oui, je sais, aujourd'hui même, en fin de journée... Mais je n'ai pas préparé de questions écrites. L'interview spontanée... Les « colles » improvisées, voyez-vous...

— Bien sûr, c'est plus vivant. Mais les heures sont graves et il y a des interrogations qui ne le sont pas moins. Si le président pouvait y réfléchir un peu...

Je dicte à M. Klibi une série de questions d'une actualité brûlante. Il les transcrit, une à une, sur son bloc, avec une application ponctuée de quelques hochements de tête.

La table du déjeuner se trouve dans une longue salle aérée. Disposée en fer à cheval, elle est réservée aux *happy few* retenus par le président. Une trentaine de convives, au nombre desquels la nièce affectionnée et diligente. A travers les vitraux, on aperçoit les oliviers deux ou trois fois millénaires. Devant chaque couvert, des chaises élégantes, de style plus ou moins « vieille France ». Au sommet du fer à cheval, une sorte de trône, à dorures, capitonné de velours pourpre, légèrement surélevé. Bourguiba s'y installe, flanqué du président de l'Assemblée nationale et de plusieurs de ses ministres. Le chef d'état-major de l'armée tunisienne est également présent à ces agapes présidentielles. On m'a placé à cinq ou six chaises du président, au tournant du fer à cheval d'où je puis l'observer comme si je lui faisais face. Mon voisin de droite est l'ex-gendre du bey de Tunis, général de division et docteur en médecine, passé de la monarchie au camp « libérateur » de Bourguiba et devenu son chef du protocole. Mon voisin de gauche est le rédacteur en chef du journal espagnol *A.B.C.* L'un et l'autre sont diserts, explicatifs, pleins d'aperçus dont je me dis qu'ils ne tomberont pas dans l'oreille d'un sourd.

L'un des secrets du charme de Bourguiba est son don inné de n'oublier personne, de traiter chacun comme s'il était seul. Avec une œillade complice il me lance : « J'espère que l'appétit va, monsieur Leconte ? — Je suis sûr que ça ira, monsieur le président ! »

«Le jour où vous me trahirez»

Ce que Si Raïs (c'est ainsi que l'appellent, en arabe, ministres et généraux) espère que j'aimerai, c'est le plus fabuleux, le plus succulent couscous qu'il m'aura jamais été donné de déguster. Des serveurs tunisiens en livrée orientale, vifs, pressés, rapides comme des flèches, l'œil noyé de respect, viennent de l'apporter sous les espèces de trois ou quatre énormes terrines oblongues. A le voir, on le mange déjà des yeux. Le grain finement roulé d'un beau brun doré. Les viandes fumantes, les légumes multicolores et les épices incorporés. Une saveur idéale. Je demande au chef du protocole, dont la courtoisie est princière, si en Tunisie on appelle le couscous *taham* ou *mehresch,* comme on le nomme en Oranie.

— Mais non, on l'appelle tout simplement *couscoussou,* explique-t-il.

Une chose me frappe et excite mon « imaginative ». C'est l'extrême rapidité avec laquelle les serveurs vont et viennent. Une rapidité et une précision de gestes qui semblent dictées par une sorte de terreur. A vrai dire, ils n'ont aucune raison d'être épouvantés. Le maître est là, paternel et débonnaire, distribuant les sourires à profusion, visiblement content ▶



Kahia

◀ Bourguiba, au cours d'une de ses tournées à travers le pays, joue les bons grands-pères. *Si Raïs* est très populaire. Du nord au sud de la Tunisie, ce ne sont sur son passage que cris d'enthousiasme. Lorsqu'il revint en Tunisie, le 1er juin 1955, après des années de séjour en prison et de guérilla avec les autorités françaises, le peuple lui fit un accueil triomphal. Depuis, le 1er juin est devenu fête nationale.

le F.L.N. en exil a fai



Kahia

Bourguiba visite son peuple. Toutes les villes font fête à *Si Raïs* et les rues sont décorées en son honneur.



Kahia

de leur service. Nul ne les presse ni ne les bouscule.

Pour accompagner le couscous, trois fraîches bouteilles sont placées devant chaque convive. Autant qu'il m'en souvienne, il s'agit de Vittel, de Vichy et de Perrier. Le vin est proscrit par l'islam.

Le déjeuner s'achève. On passe dans une salle contiguë, très longue, donnant sur le jardin, pour le café. J'allais oublier qu'à l'occasion de la visite du Combattant suprême, toute la population djerbiote est en plein émoi loyaliste et patriotique. L'air a longtemps retenti et retentira encore de « Haou Dja Bourguiba » et de « you-you » féminins, nombreux et suraigus.

Cette pause café a des vertus décontractantes. Au haut bout de la salle, on a installé pour Bourguiba un fauteuil présidentiel. Dans une ambiance familière, les conversations vont bon train. Avec un goût visible pour la langue française, Bourguiba se livre à toutes sortes de remarques et de maximes, souvent relevées d'émotion, quelquefois d'ironie satirique et d'humour. Il m'a prié de m'asseoir tout près de lui car un spectacle peu ordinaire se prépare. Un spectacle qui n'est pas du théâtre mais de la vie, plus palpitante et plus vraie que cent dépêches de presse... Quelques minutes nous en séparent...

En attendant, Habib Bourguiba taquine son chef d'état-major général :

— Le jour où vous me trahirez, dit-il à cet officier supérieur au teint sombre, aux traits nets et qui en avale son café de travers, le jour où vous me trahirez...

Le grand chef militaire se dresse de toute sa haute taille, consterné :

— Moi vous trahir, Si Raïs ? proteste-t-il. Avant ce jour maudit, je demande à Dieu de me coucher dans la tombe !

L'officier fidèle vient tout juste de proférer le mot « tombe » et Bourguiba d'apaiser ses pudeurs alarmées qu'une visite est annoncée : les représentants de la communauté israélite de Djerba.

On me dit que Djerba possède la plus vieille synagogue du monde ; que la communauté juive en est également immémoriale. Il s'agirait de judéo-cananéens dont les ancêtres auraient fui « le pays où coulent le lait et le miel » à l'arrivée du peuple de Moïse, après quarante ans de vie dans le désert. Ainsi, c'est à Djerba que le prophète du Deutéronome et le héros de *l'Odyssée* auront noué leurs destins légendaires.

Le rabbin de Djerba

L'aide de camp du président introduit les visiteurs. Ces trois hommes sont vêtus de sombre, sanglés dans des chemises aux plastrons nets, aux cols durs, correctement cravatés. En Tunisiens loyaux, ils sont venus présenter l'hommage de leurs mandants hébraïques au chef de l'Etat.

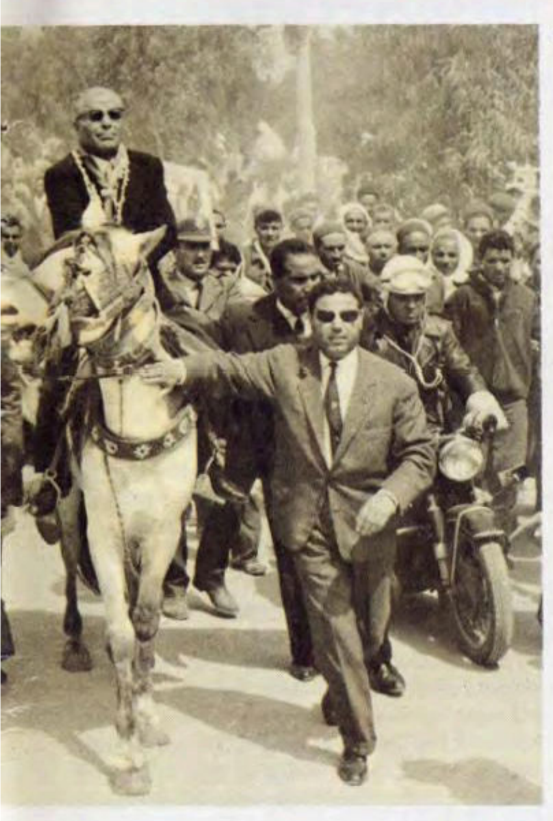
Parvenus jusqu'à Bourguiba sous les regards de l'assistance silencieuse, ils semblent hésiter. Bourguiba quitte son siège, un sourire découvrant sa denture éclatante. D'un geste très oriental, il les met à l'aise, leur souhaite la bienvenue. Le porte-parole de la délégation, président du consistoire, lui présente le rabbin de Djerba et le notable juif qui les accompagne.

La timidité, l'émotion, l'embarras empêchent visiblement les visiteurs de prononcer toutes les paroles qu'ils ont préparées. Bourguiba les impressionne, mais j'ai déjà lu dans leurs yeux que — par-delà les drames de l'heure — ils tiennent Bourguiba pour leur ami et l'ami de leur peuple.

— Si Raïs, lui disent les juifs djer-

Kahia

la Tunisie son repaire stratégique et son foyer de propagande



◀ Sur le passage de Bourguiba, la foule s'est massée. Ses « gorilles » se tiennent tout contre lui, prêts à le protéger en cas de besoin. Mais la foule est amicale.

A pied, à cheval, en voiture, Bourguiba va de ville en ville. Ici, les hommes du désert lui font une escorte : contraste amusant avec les « motards » bardés de cuir. ▼



Kahia

biotes en pure langue arabe, nous sommes venus vous dire... notre affection... (*un silence*), notre respect... notre fidélité...

Des larmes perlent aux bords des paupières lourdes. Bourguiba a deviné leurs soucis, leurs pensées. Je lui trouve l'œil aussi humide, la voix vibrante d'on ne sait quelle tendresse humaine empreinte de responsabilité acceptée : il leur ouvre tout grands ses bras.

Les trois notables juifs de Djerba s'y précipitent avec des soupirs. Bourguiba les embrasse, interrompant leurs onomatopées, et leur dit :

— Mes amis, mes amis, ne suis-je pas votre père et n'êtes-vous pas, vous aussi, mes enfants ?

C'est par la même chaussée romaine, doucement balayée par les flots, que s'effectue le retour à Gabès.

Voici le palais blanc du gouvernorat. Il n'est pas loin de 18 heures lorsque j'en escalade le perron sous une chaleur très douce qui a consenti à s'apaiser. Pour couronner mon périple « bourguibien », c'est le moment de l'entretien et des questions.

On m'installe, pour attendre le président, dans une sorte de fraîche loggia vitrée, qui commence à diffuser l'étincelante agonie du crépuscule. Un capitaine d'ordonnance vient déposer devant moi un verre de thé à la menthe fumant et parfumé.

— De la part du président, pour vous faire patienter, dit-il.

J'ai tout juste achevé mon verre qu'un nouveau thé à la menthe arrive sur la petite table où je suis accoudé.

— Le président s'excuse de devoir vous faire attendre un peu...

Le troisième verre suit le second sans désemparer. Il est visible que Bourguiba et son officier d'ordonnance ne conçoivent pas de faire attendre sans arroser de ce fin breuvage arabe la « patience » du visiteur. Je crois me souvenir qu'au quatrième verre on m'invita à rejoindre enfin, à quelques pas de là, « M. le président de la République ».

◀ La communauté israélite de Djerba, très ancienne, vit aujourd'hui dans un village appelé Hara Sghira, « le petit quartier ». Sa synagogue, la Griba, est un lieu de pèlerinage où se rendent de très nombreux juifs *(photo)*.

Le « coup du père François »

La porte s'ouvre sur une vaste salle. Derrière un bureau de bois précieux, j'aperçois le président.

Dans ce bureau où je croyais encore — il y a trois secondes — que Bourguiba me recevrait seul, je le vois entouré d'un nombre imposant de personnes. Les unes derrière le président ; d'autres assises à distance respectueuse. D'autres encore familièrement adossées aux rebords des fenêtres. Il y a là quelques ministres, le secrétaire d'Etat à l'Information, le président du Parlement, des chefs de cabinet et je crois bien aussi le chef d'état-major ou l'un de ses adjoints, ainsi que le directeur du service des Affaires étrangères qui m'a « cicéroné » de Tunis à Gabès et à Djerba. Il est là, teint pâle, bras croisés, ses yeux très noirs fixés sur moi. Mon imagination galope et me fait traduire ainsi ce regard : « Tu as voulu parler à Bourguiba, vas-y, parle ! »

Il faut se reporter aux circonstances du moment pour comprendre que je puisse donner pareille « traduction » à un simple regard. Et je suis absolument sûr de ne pas m'y tromper. C'en est fini depuis quelque temps, de la douceur des jours et des indolences de l'heure dans la capitale tunisienne. Le F.L.N. en exil en a fait son asile politique, son centre diplomatique, son repaire stratégique et son foyer de propagande. Autant dire qu'il a transformé Tunis en capitale de la rébellion. A tout cela s'ajoute que Gamal Abdel Nasser, chef de l'Egypte, qui s'érige en chef du monde arabe, a soigneusement monté contre Bourguiba un véritable « coup du père François » : le dictateur du Caire vient de rater de peu la liquidation physique et la mort sans phrases de Habib Bourguiba.

Bourguiba, tout sourire, a compris ma surprise. Il m'explique qu'il a prié ses collaborateurs d'assister à l'entretien, mais que rien n'est changé quant à la forme ni quant au fond. Questions et réponses vont être lues à Paris, en France, et elles ne manqueront pas d'être télégraphiées un peu partout en arabe.

L'entretien va durer deux heures devant cette assistance qui jusqu'au bout demeurera totalement muette.

— Mon cher ami, posez-moi vos questions.

Au président j'apprends ceci, qu'il ▶



Kahia

◀ **Bourguiba, au cours d'une conférence de presse, brandit le passeport de l'homme qui avait tenté de l'assassiner : un sous-officier de l'armée égyptienne qui, pour aller jusqu'en Tunisie, avait traversé à pied le désert libyen.**

le tueur égyptien à raté de peu sa mission

ignore encore (et que je n'ai dit qu'à deux de ses directeurs) : la direction de l'agence France-Presse à Tunis m'avait arrangé un rendez-vous avec Boumendjel et les chefs de la rébellion algérienne. Le jour même où aurait dû se faire cette rencontre, la voiture de la présidence, dès 8 heures, est venue me prendre à l'hôtel Claridge pour gagner Sousse, Sfax, Gabès, Djerba et suivre le chef de l'Etat tunisien dans sa tournée. J'ai donc dû téléphoner à « Boum » pour décommander le rendez-vous et m'en excuser vivement.

— Ah ! je comprends, je comprends, m'a dit à l'autre bout du fil, la voix sèche du porte-parole du F.L.N. s'efforçant à une sorte d'indifférence pas suffisamment polie pour n'être pas coupante.

Le « lapin » ainsi posé, bien malgré moi, aux meneurs algériens, je traverse la Tunisie en n'ignorant rien du dernier coup de Nasser. L'existence de Bourguiba l'empêche de « nassériser » tout son soûl de Karachi à Casablanca. Un sous-officier de l'armée nassérienne s'est vu charger d'une mission de « tueur » à l'intention spéciale du chef de l'Etat tunisien.

Pendant que je m'entretiens avec Bourguiba, cette affaire a tout juste commencé à défrayer la chronique parmi les dirigeants et les milieux informés des grandes villes. Le président tunisien me rapporte un détail qui marque l' « intrépidité » du tueur en question : pour gagner la Tunisie, il a traversé à pied la Libye et ses déserts ! La police tunisienne s'est révélée assez bien faite et suffisamment « informée » pour lui mettre le grappin dessus avant qu'il fût trop tard. Il médite entre quatre murs sur sa « mission » ratée de peu.

— Que reproche donc à Habib Bourguiba une large part du monde arabe, « intoxiquée » par certains de ses plus prestigieux leaders ?

— Son « bourguibisme ».

Définition : c'est la lutte pour l'indépendance sans haine ni rancune. C'est avoir la notion de certains liens indissolubles qui lient et lieront l'ex-colonisateur à l'ex-colonisé.

C'est prendre conscience des nombreuses et communes appartenances géographiques, historiques, culturelles et même linguistiques. Le bourguibisme, c'est (l'expression deviendra célèbre) « ne pas insulter l'avenir ».

Comme pour résumer tout cela, Bourguiba me dit, tout en quêtant du regard l'approbation renouvelée de ses auditeurs toujours muets :

— Je suis un Occidental. La Tunisie, c'est une région du Maghreb, et le Maghreb, c'est l'Occident.

C'est au tour de l' « interviewé » d'interroger l' « intervieweur » :

— Vous avez donc suivi ma tournée à travers les villes et villages tunisiens. Quelles sont vos impressions dominantes ?

— Monsieur le président, j'ai la chance de comprendre assez bien l'arabe, sans pour autant prétendre à ses plus fines nuances. Je puis rendre témoignage qu'à toutes les populations accourues pour vous écouter, des plus évoluées aux plus simples, vous n'avez jamais tenu le langage du fanatisme. Mis à part vos philippiques contre certaines familles de colons, vous avez laissé la France et les Français hors du champ des passions populaires. Même en parlant de la réforme agraire et de la redistribution des terres à vos foules paysannes, vous n'avez pas « personnalisé » les données, disons abstraites, du désengagement et de l'évolution. Vous n'avez cessé d'expliquer et d'analyser au lieu de rompre des lances et de hurler.

— C'est ça le bourguibisme !

— Cet entretien, monsieur le président, va être publié dans *Combat* et, selon toute vraisemblance, il sera repris et commenté. Voudriez-vous mettre à profit cette occasion pour transmettre, à travers le journal qui m'envoie, un message personnel au général de Gaulle sur cette guerre d'Algérie qui n'est pas terminée ?

— Dites au général, de la part de Bourguiba, que cette guerre n'est pas gagnable ! C'est le dernier mot. **H**

Claude-Henry LECONTE

Kahia



Moment de détente. Bourguiba lit l'ouvrage que *Match* ▶ a publié sur de Gaulle dans la collection « les Géants » que dirige Pierre Laffont, ex-directeur de *l'Écho d'Oran*.

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Liliane Crété*
Chef service photo : *François Wittmann*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Edmond Fréson*
Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Adjoint : *Charles Meyer*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Abonnements : *Jean-Loup Pellé*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Réf. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS
FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29. CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

CHRONOLOGIE
(Juillet 1959)

FRANCE ET COMMUNAUTÉ

2 : le Sénat vote la loi d'amnistie et l'Assemblée nationale le projet de promotion sociale.
2-11 : le général de Gaulle à Djibouti, Madagascar, aux Comores et à la Réunion.
14 : nouveaux attentats terroristes.
17 : Gaston Monnerville, président du Sénat de la Communauté.
20-21 : l'empereur Hailé Sélassié en visite en France.
24 : Houphouët-Boigny, Lisette, Senghor et Tsiranana nommés ministres conseillers.
25 : Louis Joxe, secrétaire d'État auprès du premier ministre.
28 : échauffourées à Brazzaville : trente-cinq morts.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

1er : suspension des transferts monétaires à l'extérieur du Maroc.
2 : inauguration de la Banque nationale du Maroc. Prêt américain.
5 : démission en Israël du cabinet Ben Gourion.
17 : le président Bourguiba en Italie.
22 : opération « Jumelles » en Kabylie.
29 : Mohammed V en visite privée à Paris.
29-31 : Michel Debré : « Il ne peut être question de négociations politiques en Algérie » et « les départements d'Algérie et du Sahara font partie de la République au même titre que les départements métropolitains ».

AMÉRIQUE

13 : rejet américain du plan soviétique de dénucléarisation des Balkans.
17 : Fidel Castro offre sa démission qui est refusée.
23 : Richard Nixon en visite en U.R.S.S.

ASIE

1er : troubles dans l'État indien du Kerala.
2 : Ho Chi Minh en route pour Moscou.
16 : reprise de la guerilla au Laos.
23 : dissolution du gouvernement tibétain.
30 : aide soviétique à l'Inde.
31 : dissolution du gouvernement communiste du Kerala par le président de la République indienne.

EUROPE

1er : Heinrich Lübke élu président de la République fédérale d'Allemagne.
2 : encyclique « Ad Petri cathedram » de Jean XXIII.
5 : fin de l'union monétaire et douanière entre la Sarre et la France.
6-10 : lancement d'une fusée soviétique ayant des animaux à bord.
8 : transfert en Grande-Bretagne et en Allemagne fédérale des bombardiers américains basés en France.
13 : fin de la crise politique en Autriche.
18 : dévaluation de la peseta espagnole.
19 : ajournement des visites de Khrouchtchev en Scandinavie.
20 : création de l'Association européenne de libre-échange.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO



LA VIE QUOTIDIENNE DES APPELÉS

Sommaire

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 1er trim. 1973. — N° d'imp. C. 70.
Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2083. — Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL. — **N° 285 - 5 février 1973.**

L'ÉCHO D'ALGER

— Trois éditions quotidiennes —
Le plus fort tirage de l'Afrique du Nord
Directeur général : Alain de SERIGNY
25 francs : En métropole : 35 FRANCS
20, rue de la Liberté
Téléphone : 373-80 à 85
Samedi 4 juillet 1959

"UNITÉ DE LA RÉPUBLIQUE" :

le nouveau groupe réunit

49 députés d'Algérie

ÉLECTION DU BUREAU MARDI

La déclaration politique connue hier officieusement a été publiée

Dix élus n'ont pas rallié la nouvelle formation

PARIS (A.C.P.). — 49 députés d'Algérie ont décidé de constituer un groupe « dans la ligne de la conception nationale et libérale de l'intégration définie par les députés d'Algérie et du Sahara, dans leur charte du 8 décembre 1958 et développée dans leur rapport de mai 1959 ».

SUITE EN PAGE 3

DE GAULLE à Djibouti :

"La France est ici et entend y rester"

"Je le dis une fois pour toutes

Nous accomplirons ensemble ce qui reste à accomplir"

LE CHEF DE L'ÉTAT part aujourd'hui pour Madagascar

DJIBOUTI (A.C.P.). — C'est par une température déjà lourde, bien qu'il ne fût que 7 heures du matin (5 heures heure française), que le général de Gaulle est arrivé à Djibouti par le DC-7 de la T.A.I.

Avant de traverser la ville pavoisée en son honneur, le chef de l'État

SUITE EN PAGE 3

TELEPHOTO ASSOCIATED PRESS ECHO D'ALGER

Le général de Gaulle s'apprête à serrer la main des personnalités locales, en costume national, venues l'accueillir à son arrivée à Djibouti

Les fellagha ont promis de libérer les 2 Trappistes

enlevés, mercredi, à Thibarine



C'est sur le terre-plein (au premier plan) bordé à gauche par l'ancienne chapelle et, à droite, par la nouvelle, que les cinq fellagha parlementèrent avec le R.P. Abbé avant d'entraîner avec eux les deux Pères trappistes (INFORMATION PAGE 12) (Photo « Écho d'Alger »)

Le père Mathieu est un religieux italien et le frère Luc un ancien médecin militaire



Robert KEMP

de l'Académie française

est mort



Un des derniers portraits de Robert Kemp

200 jeunes métropolitains en visite à Hassi-Messaoud



Philippe Borca (au centre), chargé des relations extérieures de la Société pétrolière française R.E.P.A.L., explique à un groupe d'étudiants, protégés du soleil par une collection très disparate de coiffures, le déroulement des opérations de forage

(INFORMATION EN PAGE 12) (Photo E. A.)

Par 447 voix contre 56

L'Assemblée a voté le projet sur l'équipement scolaire et universitaire

Vigoureuse intervention de M. Ioualalen qui a déploré que le texte ne contienne aucune disposition pour l'Algérie

PARIS (de notre rédaction parlementaire). — Par 447 voix contre 56, l'Assemblée nationale a adopté, à 1 h. 45, dans la nuit de jeudi à vendredi, le projet de loi sur l'équipement scolaire et universitaire.

Ainsi que nous l'avions laissé prévoir, les groupes (indépendants, M.R.P., U.N.R.) qui avaient déposé une motion d'ajournement afin d'appuyer les revendications de l'école libre ont finalement répondu à l'appel du premier ministre et laissé le débat se dérouler normalement. Ils ont même — la majorité obtenue par le gouvernement en fait foi — voté avec discipline le texte qui leur était soumis.

Cela ne signifie pas toutefois que l'affaire est enterrée. Les représentants des groupes énumérés ci-dessus ont au contraire exprimé leur hostilité à l'égard de temporisations excessives. M. Sourry-Mansservie, porte-parole des indépendants, a ainsi rappelé que M. Michel Debré avait promis de « régler le problème dans le cours de la présente session ». Or, la « présente session » s'achève le 28 juillet et, le Sénat de la Communauté devant se réunir dans la semaine du 14, il ne restera que quelques jours — du 21 au 28 — pour aboutir à une solution. Le gouvernement sera-t-il en état de proposer un texte le 21 juillet ? Rien de moins sûr. La seule chose certaine, c'est que le Conseil des ministres examinera la question dès que le général de Gaulle sera revenu de Madagascar.

SUITE EN PAGE 3

ALBERT et PAOLA :

lune de miel à Palma...

à l'abri des curieux...

Information page 3

Le Belge PAUWELS nouveau maillot jaune

Le régional QUEHEUILLE vainqueur à Bayonne

TELEPHOTO ASSOCIATED PRESS ECHO D'ALGER

Le Belge Eddy Pauwels — nouveau maillot jaune — souriant à l'arrivée à Bayonne



Le pont de Tancarville

le plus long d'Europe, ouvert à la circulation



L'incendie du Pentagone

- 34 compagnies de pompiers mobilisées
- Les statistiques de l'U.S. Air Force détruites
- **15 milliards de fr. de dégâts**

WASHINGTON (A.F.P.). — Plus de 30 millions de dollars de dégâts, des calculateurs et « cerveaux électroniques », ainsi que des enregistrements microméritiques secrets complètement détruits, tel est le bilan du grand incendie qui s'est déclaré jeudi au Pentagone et a fait rage pendant 5 heures, malgré l'intervention de 34 compagnies de pompiers de Washington et des communes environnantes.

Snack-bar dans les trains



TRAGIQUE ACCIDENT, RUE MICHELET

Un adolescent happé par un tram

Transporté à l'hôpital il meurt dans les bras de son père employé au bureau des entrées

BOULEVARD GALLIENI

Une « Aronde » percute une « Opel »

UN BLESSE GRAVE

Première scission à l'Assemblée nationale parmi les parlementaires, la plupart élus sur le nom du général de Gaulle. Ce dernier profitera d'ailleurs de son voyage à Madagascar pour rappeler les grandes lignes de sa politique algérienne aussi bien que ses projets sur la Communauté. Il précisera ces décisions quelques jours plus tard : le 14 juillet.